

SOMMAIRE

<p>Clarté Henri BARBUSSE 1</p> <p>Vie intellectuelle :</p> <p>Raymond Lefebvre René MARCHAND 3</p> <p>L'Œuvre littéraire de Raymond Lefebvre Jean BERNIER 4</p> <p>Moujiks (à suivre) Anton TCHEKOFF 9</p> <p>Vie politique :</p> <p>Si l'on ne veut pas périr... Anatole FRANCE 11</p> <p>Les Intellectuels et le Communisme..... LUNATSCHARSKY 13</p> <p>Noël, 25 décembre 1914 Raymond LEFEBVRE 15</p> <p>Préambule de P. VAILLANT-COUTURIER</p>	<p>Vie économique :</p> <p>Ce que nous entendons par vie économique 16</p> <p>La crise économique mondiale..... 16</p> <p>Le chaos en Autriche :</p> <p>1° La faillite financière... STERN 18</p> <p>2° L'effondrement économique M. F. 18</p> <p>Vie sociale :</p> <p>La femme russe en 1921... Francis TREAT 20</p>
---	---

Portrait de Raymond Lefebvre, par Mela Muter, têtes de chapitres dessinées par Maurice Savignon.

Liste des localités où la revue "CLARTÉ" est en vente

(Nous prions nos lecteurs de nous signaler les localités où il serait intéressant d'avoir un dépôt de notre revue)

BANLIEUE

Argenteuil, Asnières, Aubervilliers, Billancourt, Boulogne, Clichy, Courbevoie, Grand-Montrouge, Joinville-le-Pont, La Garenne-Colombes, Levallois, Pavillons-sous-Bois, Pré-Saint-Gervais, Puteaux, Saint-Ouen, Sèvres, Suresnes, Versailles, Vincennes.

PROVINCE

Agen, Aix-en-Provence, Albi, Amiens, Angers, Annecy, Antibes, Aubenas, Auxerre, Avignon, Bar-le-Duc, Beauvais, Belfort, Besançon, Béziers, Blois, Bordeaux, Brest, Buzançais, Caen, Cahors, Cambrai, Carcassonne, Cavailion, Cette, Chagny, Chambéry, Charlieu, Châtellerault, Cherbourg, Clermont-Ferrand, Compiègne, Digne, Dijon, Dinard, Douai, Epervay, Epinal, Gien, Grenoble, La

Machine, Laon, La Rochelle, La Seyne, Le Creusot, Le Havre, Le Mans, Lens, Lille, Limoges, l'Isle-sur-Sorgues, Lorient, Lyon, Marseille, Montargis, Montauban, Montpellier, Nancy, Nantes, Nice, Nîmes, Orléans, Oullins, Périgueux, Perpignan, Port-Vendre, Roanne, Roubaix, Rouen, Saint-Etienne, Somain, Toulon, Toulouse, Tourcoing, Tours, Troyes.

ETRANGER

Bruxelles, Liège, Anvers, La Haye, Amsterdam, Genève, Berne, Bâle, Le Caire, Alexandrie, Rome, Naples, Milan, Berlin, Vienne, Bucarest, Constantinople, New-York, Moscou.

COLONIES

Alger, Oran, Constantine, Tunis.

Un accident survenu dans le tirage de notre hors texte nous oblige à retarder d'un jour la parution de notre Revue. Nous nous en excusons auprès de nos abonnés et de nos lecteurs. Mais nous tenons absolument — et nous sommes certains que tous nous approuveront — à ne mettre ce premier numéro en vente qu'accompagné du portrait de Raymond Lefebvre.

Notre second numéro paraîtra le mardi 6 décembre.

CLARTÉ

Par Henri EARBUSSE

La publication de cette revue, c'est le recommencement — disons même pour ne regarder que devant nous, — c'est le commencement d'un grand effort. Nous ajoutons avec certitude : d'un effort rationnel et méthodique, entrepris par des hommes qui se sont voués à la réalisation d'une vaste idée dont ils comprennent toutes les dimensions et toutes les exigences.

On a pu croire, et peut-être croit-on encore quelque part, que « Clarté » est un cénacle de littérateurs et d'artistes incarnant un catéchisme esthétique et sentimental qui ne répond à rien de défini dans l'énorme précision de la crise actuelle des idées et des événements. Cette conception n'est pas plus exacte que celle qui représente « Clarté » comme une annexe du parti communiste.

« Clarté » est un organisme d'action. Le moment des proclamations, comme celui des élégies, est passé. Le stade est aujourd'hui franchi où la bonne volonté excuse tout. Nous sommes tous, pêle-mêle, poussés à un point de l'histoire et de la vie où il devient aussi grave de gaspiller ses efforts que de rester inerte, et ceux-là commettent une sorte d'imposture qui n'apportent dans le chaos moderne que des remontrances inopérantes et des inutiles constatations. La vie collective n'est pas un théâtre où le rôle des intellectuels est de paraître de temps à autre pour vitupérer contre le mal qui sera fait, et émettre contre les folies et les crimes accomplis des récriminations rétrogrades, puis de disparaître en attendant de nouveaux malheurs. Ces Jérémies qui arrivent régulièrement trop tard n'appartiennent qu'à l'histoire littéraire, en tant que personnages de comédie.

Il faut dresser d'urgence contre le système difforme qui règle la vie commune, une contre-partie constructive, et tout est là désormais. Les seules besognes sacrées sont, dans les jours où nous sommes, les besognes positives et pratiques. Il ne sert à rien de dire quoi que ce soit, si cela ne doit pas aboutir à « faire » quelque chose de nouveau.

Nous sommes ici, et nous le disons au début, très fermement, imbus de ce principe d'énergie. Notre œuvre résulte d'une conscience nette que nous avons acquise de la réalité des choses ; elle doit créer des résultats dans la réalité des choses dont le vrai nom est : l'avenir. Le présent n'est qu'un bord de l'avenir. Ne soyons rien si nous ne devons pas être les travailleurs de l'avenir.

Nous nous séparons donc d'abord, catégoriquement, de tous ceux qui se refusent à voir en profondeur jusqu'où va le mal social, c'est-à-dire jusqu'où doit aller le remède, parce que ceux-là malgré leur labeur ou leurs vertus sont, dans le drame humain, des inutiles.

Nous disons que l'exploitation de l'homme par l'homme et la concurrence armée, cette loi terrible et millénaire qui veut que le bonheur des uns — individus ou groupements — soit fait du malheur des autres, doit être remplacée par une organisation universelle de l'effort individuel sur la base de l'égalité politique, économique et sociale, si l'humanité prétend se survivre longtemps à elle-même. Nous disons que l'affirmation « sincère » de ce vieux principe républicain entraîne un monde de conséquences et que toutes ces conséquences, sans exception, sont liées les unes aux autres. Mais nous allons plus loin que la constatation de ces évidences doctrinales sur lesquelles deux hommes ne peuvent pas ne pas tomber d'accord si ce ne sont pas des fous. Nous ajoutons, honnêtement, que la substitution de la formule de l'intérêt général à celle de l'arbitraire individuel (dont la puissance formidable consiste en ce qu'elle est l'institution de fait) ne sortira jamais du jeu des institutions conservatrices existantes et qu'elle devra être imposée partout — et presque partout à la fois — par les intéressés.

Il ne faut pas se laisser prendre à cette parodie en laquelle s'est changée, dans les temps contemporains, le drame de l'exploitation abusive des peuples par une peuplade internationale. Notre civilisation prélève sur les masses le même tribut

d'efforts et de sang que par le passé, et même cette vieille machine sociale s'est perfectionnée comme les autres machines. Le seul progrès d'idéalisme consiste, au moment du XX^e siècle où nous vivons, en ce que les personnages et les classes dont la prospérité est faite de la ruine des multitudes, n'osent plus avouer ouvertement leurs buts de guerre civile. Mais ils les maintiennent avec des hypocrisies et des mensonges, leur donnent d'autres noms, et c'est là le seul changement qu'on puisse enregistrer à la surface de l'éternel recommencement des choses. De l'esclavage à la démocratie, il n'y a qu'un fantôme de progrès.

Puisqu'il en est ainsi, il convient de remiser pour quelque temps, les illusions que de grands événements tels que la guerre ou la constitution de la République Russe ont pu faire naître à un moment donné dans nos esprits et dans nos cœurs. Ces preuves irréfutables n'ont pas convaincu une portion assez nombreuse ou assez menaçante des victimes universelles.

Il convient donc de réfréner les impatiences et d'essayer loyalement d'être utiles, en commençant par le commencement. Notre époque n'est pas celle des réalisations, mais encore celle des erreurs ; il faut agir en conséquence dans notre domaine particulier.

Nous considérons que notre devoir est d'organiser la croyance en cet ensemble d'évidences, de cultiver le bon sens et la bonne foi, d'orienter l'opinion publique vers les grandes vérités, afin de multiplier l'esprit de révolte et d'opposer un jour le nombre, c'est-à-dire la force, à la force établie. C'est de dresser les grandes idées fondamentales qui, aux yeux de tous ceux qui ne sont pas des fous, doivent remplacer l'abjecte formule sociale actuelle, de dégager les enseignements que comportent les nécessités historiques, sociales et économiques, de faire œuvre de vérité. C'est par la diffusion de la vérité que la conscience humaine, émiettée, se réunira en foule.

Tel est le rôle qu'assume notre groupe « Clarté ». Il tend à constituer par des centres et des ramifications internationales une organisation de redressement et de mise au point des idées et des faits. Ce but, « Clarté » le poursuit en dehors de la lutte politique des partis. Ce sont seulement les idées essentielles et primordiales, les amples contours de l'idéal qu'elle prétend vulgariser par une critique méthodique et inflexible de la vie et de l'esprit. Sa structure internationale n'est qu'un moyen d'organiser d'une façon précise et cons-

tante cette œuvre d'enseignement, en organisant la collaboration des sections étrangères dans un effort d'ensemble.

« Clarté » réalisera son programme comme elle a déjà commencé à le faire d'un bout du monde à l'autre, par des conférences, par des éditions de brochures et de cours. Elle a transformé en revue son organe central afin de pouvoir effectuer plus largement parmi le public la rectification des informations et des croyances, et centraliser l'entreprise intellectuelle qu'elle s'impose.

Elle ne prétend pas avoir apporté de plan définitif dans ce domaine international où presque tout est à faire. Du moins, elle a pris les garanties les plus positives pour n'être pas au-dessous de son vaste objectif.

Certes, c'est à l'œuvre qu'il convient qu'on nous juge et nous ne nous permettrons pas de demander autre chose qu'un crédit raisonnable à la confiance de nos amis et à l'amitié de nos adhérents. Mais nous nous rendons compte que cette tâche que nous nous efforçons, mes camarades et moi, d'accomplir, est une nécessité morale et sociale commandée par la situation de la guerre civile que poursuit le capitalisme mondial, et que d'autres prendraient en mains si nous étions défailants. Ce n'est pas pour en tirer gloire que je m'efforce de montrer combien l'effort auquel nous nous acharnons en essayant de systématiser la publicité de la vérité et de nous servir de la logique comme instrument de travail, représente de haute prétention.

Il représente aussi des engagements et des responsabilités auxquels nous nous sommes d'avance totalement sacrifiés. Mais il représente aussi un espoir vivant. Si éparses que soit encore dans le monde l'opposition révolutionnaire, et cette conscience de classe qui est le solide élément original du communisme, elles ne peuvent désormais que s'accroître, et leur règne n'est qu'une question de temps. Il est certaines agitations que le cours des choses ne peut plus résorber ; il suffit que la vérité approfondie ait eu prise à un moment donné sur les hommes, pour que peu à peu, fatalement, elle prenne tout. L'acuité des crises présentes, les sanglants désordres qui nous entourent aujourd'hui et que nous voyons, trop distinctement, se préparer pour demain, font que nous supportons mal les délais normaux de préparation, et blessent malgré nous, nos rêves prématurés ; mais cela ne saurait entamer notre certitude, dans le triomphe final, sur le plan social, de la raison qui construit la science et qui construira la morale.



La Vie Intellectuelle.

RAYMOND LEFEBVRE

Par René MARCHAND

De notre ami René Marchand, dont on connaît la haute conscience révolutionnaire et les remarquables travaux au commissariat russe des affaires étrangères, nous publions cette lettre inédite envoyée de Russie au printemps dernier quand il ne resta plus d'espoir de retrouver les trois disparus Vergeat, Lepetit et Raymond Lefebvre. Elle reflète l'admiration que notre grand camarade avait suscitée dans les milieux communistes de Russie.

Nous nous étions liés surtout pendant les dernières semaines de son séjour en Russie, après les fiévreuses journées du Congrès. Dès la première rencontre, j'avais ressenti pour lui une de ces affections impulsives qui ne trompent jamais. Et, au milieu de déceptions étrangères engendrées par de ces petites vilénies dont ne peut jamais être exempte la vie, il m'avait réchauffé le cœur de son enthousiasme ardent ; au contact de ses nobles aspirations, la grande fresque de la révolution prolétarienne de Russie m'était réapparue dans toute sa pureté, dégagée des ombres de la réalité. Et puis il m'avait rendu la foi dans les destinées révolutionnaires de la France.

Il était de ceux qui se donnent tout entiers à une Idée. Son tempérament fougueux, sa puissance d'intuition poétique lui permettaient de pénétrer jusqu'au plus profond des choses et des êtres. Psychologue délicat, caractère chevaleresque, il avait emporté de son voyage en terre russe, comme dans un tourbillon prodigieux de couleurs vives, des impressions d'une richesse incomparable qu'il avait hâte de porter à ses camarades de France.

Ah ! cette hâte avec laquelle il rejoignait Paris !

Elle devait lui être fatale. Condamné à voyager illégalement, — le gouvernement français lui ayant refusé ses passeports — se sentant traqué par la police interalliée, il s'était décidé, pour déjouer plus sûrement toute surveillance, à prendre la route dangereuse, vu la saison déjà avancée, de l'Extrême-Nord.

Lui parti, j'avais attendu ses lettres. Et il avait tenu parole. Malgré les fatigues du voyage, il avait écrit. Avec une émotion intense j'avais appris toutes les difficultés auxquelles il se heurtait en chemin, son séjour forcé à Mourmansk, par suite du manque d'argent ; et cependant, toujours et malgré tout, c'était son enthousiasme, sa foi irrésistible qui continuaient à se dégager de ses chères lettres comme de sa personne. Froissé, lui aussi, par la bureaucratie infâme, il sentait, avec son âme vibrante, en bas, ce peuple russe admirable d'héroïsme, de résignation, supportant sans se plaindre tous les sacrifices, toutes les privations, en haut, cette poignée splendide d'idéalistes sublimes illuminant du reflet de leurs pensées le monde entier des opprimés, des humbles et des malheureux et, au milieu, hélas, cette classe intermédiaire abjecte de profiteurs, de spéculateurs, de barboteurs de toutes sortes, d'opportunistes méprisables. Et puis, soudain, cela avait été de nouveau le silence. Et au lieu de ses chères lettres, les ignominies publiées par la « grande presse » parisienne ! Votre pensée, Raymond Lefebvre, et votre cause restent plus vivantes que jamais au fond de mon être. Je leur ai pieusement élevé en moi-même un temple inaccessible que je saurai garder intact et je m'efforcerai de marcher sur vos traces dans votre chemin de lumière.

L'Œuvre Littéraire de Raymond LEFEBVRE

Par Jean BERNIER (France)

*Je ne suis pas content de ce que j'ai écrit jusqu'à maintenant. Tout ça ne dépasse pas le niveau de la littérature bourgeoise.
(Raymond Lefebvre avant son départ de Russie.)*

Jeune, un écrivain dépasse ses premières œuvres. A ses yeux plus encore qu'à ceux de ses amis et, bien entendu, du public, celles-ci ne représentent qu'une faible part de lui-même, de ces ardentes possibilités qu'il sent en lui, de cette soif de conquête qui le brûle. Elles n'enferment et ne fixent que des moments (et souvent des moments périmés) de sa sensibilité et de son intelligence inépuisables. Souvent il ne les évoque que pour mesurer les progrès qu'il a faits, ceux (immenses et merveilleux) qui lui restent à accomplir. Il lui faut aller loin, plus loin, toujours. Cette insatisfaction, cette insatiabilité qui le mettent à la fois au supplice et aux anges, sont la marque du génie.

Plus que ses livres où se mêlent fatalement le bon et le mauvais, ou mieux à travers ses livres, les aspirations qui le soulèvent, les idées qu'il agite, les projets qu'il remue, frappent l'attention, excitent un admiratif espoir.

Ses amis et les plus avisés de ses lecteurs n'ont garde en effet de mesurer l'intérêt ou l'admiration qu'ils lui portent à la taille de sa première production. Mis en goût par celle-ci, ils en veulent toujours plus. La jeunesse de l'auteur légitime leurs exigences, échauffe la foi qu'ils ont en lui. Ils le sacrent grand homme pour cela seul qu'il doit le devenir.

Est-il pour eux, dans ces conditions, rien de plus affreux que la mort d'un tel homme ? Où qu'ils regardent, quoi qu'ils pensent, la médiocrité, l'indigence leur sautant à l'esprit, leur dénoncent cruellement la perte qu'eux, et avec eux le génie de la race, viennent d'éprouver. A tout hasard, à tous les tournants de la route, l'image du mort surgit, immense, grosse de toutes les richesses. Le deuil s'aiguise, ronge. Ce n'est pas cette assommement et ces sanglots, bref ce désastre du cœur que quelques-uns d'entre eux : les plus proches et les plus anciens, ont subi d'abord, comme des femmes. C'est un mal plus subtil, plus tenace. Loin de le guérir, le temps, en un pays si pauvre d'hommes, l'avive et l'exaspère. On le porte en soi pour toujours.

Il affecte en effet les régions les plus hautes de l'âme, je veux dire l'activité la plus constamment exigeante : celle de l'esprit tendu dans une certaine poursuite. Le dégoût et l'horreur qui s'offrent de toutes parts, y ajoutent chaque jour. Chaque fois qu'on se heurte à la sottise, à la paresse, à la canaillerie, il renaît en de soudains retours et vous fouille de sa langue aiguë, pénétrante. On évoque amèrement le disparu. On crêpe cette ombre de tout ce dont l'absence vous désole. On cristallise en elle tous les besoins,

tous les désirs. On lui prête rétrospectivement un pouvoir surhumain de thaumaturge ou de héros. Le vide dont on souffre se creuse ainsi toujours plus. Réalités, virtualités, tout se mêle pour composer du mort une image fabuleuse, une somme de souvenirs et de regrets, de raisons précises, de pleurer, mais aussi de raisons imprécises, les plus terribles.

Ainsi pour Raymond Lefebvre.

**

Or, c'est au moment même où, pour certains, ce disparu revêt une aussi capitale importance, que pour l'immense majorité des gens auprès desquels il faut perpétuer sa mémoire, sa personnalité qui échappait encore à tous les procédés de mesure, se retrécit au contenu exact, affreusement précis de quelques centaines de pages. Cette âme riche, où bouillonnaient tant de grandeurs diverses, sèche et se recroqueville. Il n'en reste qu'un quantième. Ces livres et ces brochures dont elle était trop grande pour se contenter, la mort l'y enferme implacablement. Presque tous ceux qui vivent, tous ceux qui vivront (sauf quelques rêveurs) jugeront Raymond Lefebvre sur le contenu de ces feuillets étroits. Comment accepter cette idée ! Comment, au moment de l'entreprendre, ne pas sentir le dérisoire de la présente étude !

Pourtant nous n'avons pas le choix. Il y a beau temps que l'imprimerie a supplanté la tradition orale, que se souvenir, dans la discontinuité et l'insouciance modernes, n'est plus qu'une tâche d'érudit ou de spécialiste. A moins qu'elle n'inspire un livre, singulièrement ardu à écrire, car il exigerait de l'auteur une connaissance exacte du chaos où nous nous débattons depuis un siècle, l'histoire de Raymond Lefebvre, l'épopée de ce fils de bourgeois mourant pour la cause révolutionnaire en quoi il satisfaisait, quasi-mystiquement, un rongeur souci moral d'essence chrétienne et voyait en même temps, très pragmatiquement, en grand politique, le salut de sa race et de bien d'autres races, ne se perpétuera en entier que dans le souvenir de quelques amis très proches. Adversaires et indifférents ne se soucieront guère de ce que ceux-ci diront d'elle. Aussi, faut-il lutter pour ce mort avec les armes qu'il laisse à notre disposition. Au reste, celles-ci, si insuffisantes qu'elles soient, sont solides et nous pouvons porter avec de rudes coups.

**

C'est là sur ma table. J'en ai fait deux parts. A droite deux livres : *La Guerre des Soldats*, *Le Sacrifice d'Abraham* et les bonnes feuilles de

L'Eponge de Vinaigre, œuvre posthume. A gauche, les brochures *L'Ancien Soldat*, *L'Ancien Soldat en 1920*, *La Révolution ou la Mort*, *Esquisse du Mouvement Communiste en France*.

Rien de moins romantique que cet ensemble (car c'est bien un ensemble). Raymond Lefebvre n'était pas un lyrique. Sa sensibilité, fort vive, le conduisait infailliblement à l'idée. Il avait en effet un véritable besoin d'idées générales. Quelque terrible que cela pût être, il voulait voir clair : comprendre, dénoncer, formuler. Dans l'anarchie contemporaine où malgré le grouillement des intérêts les plus bas, s'agitent et se heurtent des éléments encore vivaces de nos richesses passées : loyalisme, patriotisme, mystique, honnêteté des mœurs, Raymond Lefebvre se sentait talonné à tout moment par la nécessité de l'ordre, de la santé. Il en résultait, en lui, une floraison constante d'idées, d'explications, de curiosités qu'il classait au fur et à mesure du besoin qu'il en ressentait et la plume en main.

Il procédait à cette mise au point avec rigueur. Son sens critique très développé lui faisait, après coup, se défier de soi, bridait cette propulsion juvénile qu'il avait à manier l'idée, parfois de façon imprudente, sportive, dirait Lénine, avec les excès d'imagination, d'illusion, propres à son âge. Il travaillait tout cela, le groupait, le concentrait, l'articulait en quelques idées simples et fortes ou (s'il s'agissait de littérature) en composait un tableau affreusement sombre. La foi, la force qui contrebalançait en lui l'effort de destruction finissait cependant toujours par jaillir de ces désolantes prémisses.

La négation et l'affirmation, ces deux visages de la grandeur, ce double souffle des entreprises humaines, nous les retrouvons dans toute l'œuvre de Lefebvre et toujours avec une force singulière, croissante.

Son pessimisme, sa négation de la société où il vit sont d'abord retenus, presque pitoyables malgré leur force (*Le Sacrifice d'Abraham* et même *La Guerre des Soldats*). Puis, à mesure que Lefebvre se précise et aperçoit plus nettement le remède, la seule chance de salut, il devient amer, corrosif, il répudie tout fatalisme. Une fièvre s'empare de lui. Il faut qu'il lutte, qu'il bataille. Il trouve pour son réquisitoire direct, tout intellectuel, des accents terribles, cinglants, presque haineux, une ironie et des sarcasmes implacables (*L'Ancien Soldat*, *L'Ancien Soldat en 1920*). Enfin tout se condense dans ce dilemme : *La Révolution ou la Mort*.

Parallèlement, son optimisme subit la même évolution. De la Fraternité misérable de la *Guerre des Soldats*, de la clameur pacifiste des *Deux Agonies* (dans *Le Sacrifice d'Abraham*), qui ne sont en somme que des pis-aller poignants mais vains, il aboutit à l'affirmation de plus en plus tranchante de la nécessité révolutionnaire, de la foi en la Révolution. Cet optimisme, il le porte à son comble, cette affirmation il la pousse à l'absolu humain puisque, en fin de compte, il y sacrifie sa vie.

Si nous quittons le plan purement spirituel et que nous pénétrions comme il est nécessaire dans le domaine des faits sociaux, des événements historiques qui façonnent et déterminent l'esprit, une autre unité nous apparaît, crûment, dans l'œuvre de Raymond Lefebvre. Quelque trivial que cela paraisse, qu'on me permette de la formuler ainsi : l'œuvre de Lefebvre est une œuvre de guerre.

Il est dans *L'Eponge de Vinaigre* un chapitre qui, tout sommaire qu'il soit, est follement émouvant et significatif. C'est celui qui porte le titre écrasant de *Décadence*, ce mot, qui, plus qu'aucune turpitude, aucune déraison, condamne l'actuelle civilisation française.

« J'ai eu, tout enfant, y confesse Lefebvre, la « terreur de la décadence et cela m'a quitté très « tard. L'idée que Dieu m'avait infligé de vivre « dans la fétide débâcle d'une civilisation, la fatigue « aussi de quatre siècles sur mes épaules et que « tout fût dit » hormis les aberrations, voilà « quelques-uns des soucis d'un gamin qui ne « pouvait pas jouer.

« Ce fut, je m'en souviens, par une pluvieuse « soirée de dimanche que, sagement vautré sur « le parquet, j'ai pour la première fois réfléchi « qu'il y avait une histoire contemporaine... »

Cette histoire, les bons bourgeois, parents ou amis de l'enfant la stigmatisent comme immorale et décadente (c'était avant la guerre, la « régénération »). Dix ans après, en Sorbonne, l'enfant devenu étudiant reste marqué de cette impression. Un jour que les siens s'élèvent contre la spoliation des biens du clergé, il suggère, naïvement fanatique, d'avoir recours, pour résister, à l'action directe.

« La persécution ? pense-t-il, tant mieux pour « l'Eglise. Une guerre de religion ? tant mieux « pour la Foi.

« — Et le trois pour cent ? » interrompit l'un « des assistants.

La qualité de ce christianisme donne à réfléchir au jeune homme. Il doute du verdict porté sur son siècle par ces gens-là. Il entr'ouvre ce siècle, il l'aime. Trop tard. La guerre s'abat et détruit tout.

« Et nous voici génération de débris, généra- « tion de décadence...

« Notre seule ressource est le fanatisme. Car « il nous reste un avantage : c'est, au cœur, une « haine précise, un but d'action. »

Nous avons là en quatre ou cinq pages la clef de Raymond Lefebvre, son secret. Nous touchons du doigt et son pessimisme et son optimisme (guère moins terrible que son pessimisme, ce qu'il n'ignorait pas).

« Quand j'étais enfant, je me figurais que le « moyen âge avait été toujours en hiver et que « dans ce temps-là, l'hiver était une longue tom- « bée de neige.

« La tiédeur gluante des Noëls du Paris mo- « derné me désolait.

« Les voiles des nuages qui demain enveloppe- « ront la France d'une longue tombée de neige « commencent à s'épaissir. Et j'écoute tristement

« venir le haut moyen âge, lequel, j'en ai peur, « ne sera pas une aube. »

Dire qu'on a pu l'accuser d'aller de gaieté de cœur à la révolution !

Trop de civilisation coulait dans les veines de ce jeune bourgeois français pour qu'il ne gardât pas en lui comme la nostalgie d'une vie heureuse et lente, classiquement emplie par les joies délicates de la culture, par les fins plaisirs de l'intelligence et même (disons le mot) par les délices du dilettantisme.

Il avait en 1913 entr'ouvert son siècle et l'avait aimé.

Ces premiers ébats, cette découverte, venant après la maussaderie correcte de son enfance et le mépris qu'il avait ensuite conçu pour son milieu d'origine lui fit assez longtemps illusion.

La guerre prenait figure de catastrophe trop parfaite. Le chaos ou plutôt le néant où, derrière les « fronts », elle plongeait tant de peuples était trop absolu. Comme les combattants et les isolés qui ne donnèrent pas dans la phraséologie officielle, Raymond Lefebvre ne put soutenir l'éclat de cette face monstrueuse. Hanté par elle comme par le hululement des 210 de Verdun, il la considéra comme un bloc autonome, comme un événement qui comprenait tous les événements. Aussi fut-il d'abord pacifiste.

Ce fut au nom de la raison (ce vieux point de vue français) ainsi qu'au nom du néo-christianisme tolstoïen, qu'il condamna. Ensuite, et peu à peu, il décapa les racines du chancre, il situa cette guerre incroyable dans un ensemble plus vaste. Il vit en elle non plus la cause par excellence du mal qui le consternait, mais le plus topique symptôme d'un mal plus immense encore.

Je ne puis m'empêcher, en écrivant cela, de me rappeler cette réflexion d'un camarade à qui, en 1916, j'exhibais ma haine de fantassin pour les Etats-Majors inbéciles, réflexion qui me fit faire mon premier pas dans la voie révolutionnaire.

— Pourquoi ne t'en prends-tu qu'à eux ? Ils ne sont ni plus ni moins responsables que les hommes politiques, les diplomates, les membres de l'Institut, les poètes, les avocats, toute la bourgeoisie, tout le clergé et tout le peuple. Ils participent, eux aussi, d'une décadence générale de la vitalité et de l'intelligence françaises. Voilà tout. »

La guerre dénonçait ainsi partout à Raymond Lefebvre cette décadence dont il avait horreur. N'en était-elle pas la synthèse, le miroir grossissant ? Enfin, ne la précipitait-elle pas ?

Le temps pressait, l'instinct de conservation se révoltait en lui devant tant d'avachissement, de cynisme, de sottise. Cet internationaliste aimait, en effet, passionnément son pays. (*La Révolution ou la Mort*, son dernier écrit, respire la plus pure angoisse patriotique.)

Bref, il comprit sous son vrai jour l'histoire du XIX^e siècle et haït la marche sournoise du capitalisme européen, cette nécrose de l'âme. Quoi qu'il en coûtât à son raffinement, et d'autant plus âprement, il suivit ses ennemis sur ce terrain de la violence, auquel il avait d'abord répugné et qu'il illustraient déjà les tribulations héroïques de la Révolution russe.

Latent dans son atavisme de protestant croyant, le fanatisme se levait en lui. Après Verdun, où, brancardier, il s'était heurté à l'horreur spéciale du front des fantassins, la tuberculose avait brûlé un de ses poumons. Cette ardeur mystique et, d'autre part, la guerre, qui, sous les espèces de ce mal, rongait maintenant sa chair après avoir bouleversé son esprit et sa sensibilité, tout conspirait à le jeter dans l'action. Les mots dans sa bouche et sous sa plume y gagnaient une force inouïe, une âcreté ou une roideur uniques. De la parole, de l'écrit, de l'acte, ah ! comme il assouvissait cette « haine précise » dont il parle dans son livre posthume.

**

Les phases de cette étonnante aventure spirituelle qui conduisit Raymond Lefebvre du sein de sa famille de bonne et vieille bourgeoisie provinciale, au forçement du blocus de la Russie et à l'engloutissement dans l'Océan Glacial, ne se retrouvent malheureusement pas avec toute leur ampleur et leur complexité dans l'œuvre littéraire qu'il nous laisse. On les y reconnaît cependant. Le même processus d'évolution, le même rythme en traverse les deux parts : les œuvres purement littéraires, contes ou romans, comme les brochures, ces trois admirables pamphlets ignorés du public soi-disant lettré.

Dans l'une comme dans l'autre, l'idée gagne, s'affirme de plus en plus largement, mais aussi de plus en plus spécialement. C'est que Lefebvre, courant au plus pressé, happé par l'action politique, délaissait la littérature proprement dite et ses longues périodes de réflexion et de contemplation. Il ne s'embarassait plus de symboles ni de caractères, il allait droit au but, disait carrément ce qu'il pensait, donnait libre cours à son intelligence historique et politique. Il ramassait les faits qui s'imposaient à lui et en exprimait le suc plutôt qu'en des formules abstraites, en des remarques incisives et synthétiques. Doué comme il l'était, sentant fortement et animé d'une forte conviction, il prêtait à cette activité les ressources d'une langue solide et ramassée, coupante, cinglante et colorée, pour tout dire splendidement classique. Aucun écrivain contemporain n'est capable d'écrire plus nettement et plus vigoureusement que lui quand il s'en donnait la peine. Quel admirable morceau de prose française n'est pas à cet égard jusqu'à ce discours cependant essentiellement politique qu'il prononça au Congrès de Moscou !

Deux volumes de lui, en dehors de nombreuses pages (notamment sa description du champ de bataille de Verdun) resteront en tout cas dans les lettres françaises : *Le Sacrifice d'Abraham* et ses trois pamphlets.

L'un partage en effet avec *la Maison à l'Abri* de Marcel Martinet, la gloire d'être le meilleur roman français sur la vie de l'arrière pendant la guerre mondiale ; l'autre s'égale aux plus beaux écrits politiques dont notre histoire s'énergueillit.

**

Je me souviens encore de l'étonnement suscité dans certains milieux littéraires par la lecture du

Sacrifice d'Abraham. La naissante renommée politique de Lefebvre, la violence extrémiste, le fanatisme tantôt concentré et tantôt éclatant dont il commençait à faire preuve, incitaient à l'attente d'un livre farouche. On croyait fermement à des fureurs d'invectives, de malédiction, d'imprécations, à des fracas d'apostrophes haineuses.

Quelle ne fut pas la surprise, quand on eut constaté, à la lecture, la façon presque pitoyable dans sa retenue, sa mesure, son indulgence teintée d'ironie dont Lefebvre avait écrit ce roman pathétique d'un vieux brave homme de savant français pris par le vertige nationaliste, hurlant avec les loups, refusant fièrement, à un ministre qui le lui offrait l'embusquage de son fils, appelé peu après dans une ambulance du front pour assister à l'agonie et à la mort de ce fils et recueillant des mains du mourant un manuscrit où celui-ci criait sa haine de la guerre et des patries.

C'est qu'on connaissait mal en Lefebvre tout ce que dévoilait ainsi tel qu'il l'avait tracé, le caractère de M. Testut, celtologue, membre de l'Institut. Le fanatisme n'était qu'une part de la vaste personnalité de Lefebvre, un de ses traits saillants. Lefebvre n'avait en effet rien de bilieux ni de morose. Il avait de vastes soucis, de profondes révoltes harmonieuses et systématisées par son intelligence. Mais il savait et aimait s'évader de ce sombre univers. Il portait toujours en un coin secret de son âme, le regret de ne pouvoir être heureux. Il aimait trop la vie et la vitalité (ce grand bon Dieu moderne depuis Nietzsche) pour ne pas abhorrer la morne contention, la négation hargneuse qui diminuent celui qui s'y adonne exclusivement. Ceux qui l'ont entendu rire, si sainement, me comprendront.

Vraiment il pratiquait toutes les formes de la gaieté, depuis la joie la plus bruyante et la plus juvénile jusqu'à l'ironie la plus malicieuse et la plus déliée. Autant que le tragique il voyait le ridicule et le grotesque des choses et des gens. En outre, et d'autre part, il savait trop que les hommes sont plus souvent sots que méchants et que bien des raisons les empêchent de choisir. Reconnu par lui, l'irrévocabilité et l'irresponsabilité de la plupart des destins l'empêchaient de s'épuiser en palabres et en insultes qu'il savait vaines. J'ai dit plus haut que ce n'était pas un lyrique.

C'est ainsi que Lefebvre, pour les besoins de son idéologie, ne donna pas dans le travers où de plus illustres que lui sont tombés. Il n'eut garde dans *Le Sacrifice d'Abraham* de convertir finalement son brave homme de Testut en un militant pacifiste. Après la mort de son fils, Testut, tout bonnement et tout médiocrement, retourne à sa chère celtologie. Et ce dénouement humain qui synthétisait à merveille la victoire que Lefebvre artiste remportait ainsi sur Lefebvre intellectuel et partisan était bien le plus émouvant parce que le plus vrai, qu'il put donner à son roman.

Si Lefebvre s'est appliqué ainsi, amoureux-ment, et peut-être même, lui le violent, avec une certaine coquetterie, à faire de son héros qui eût pu être odieux, un pauvre homme, cela ne l'empêcha pas d'affirmer dans *Le Sacrifice d'Abraham*,

le pessimisme que lui soufflait l'insanité de l'« arrière » où il situait l'action de son roman.

A-t-on réfléchi qu'il n'est dans ce livre, en dehors de Testut et de son confrère Gibelote, aucun personnage sympathique? Tous, même cette fille éprise de son frère, même ce fils que la guerre tue dans des conditions affreuses, apparaissent soit comme des pantins d'un sinistre guignol, soit comme des êtres factices, compliqués, équivoques dont le raffinement a quelque chose de morbide, dont les sentiments sont frêlés. La tranchée ne corrige pas le fils Testut de son esthétisme élégant et languide, la mort du fils Testut, le chagrin non dénué d'ostentation qu'elle en éprouve, n'empêchent pas la fille Testut de coucher avec le sous-secrétaire d'Etat Rableur et de finir dans la peau d'une cantatrice en vogue et entretenue.

C'était bien là, mais combien voilée, sous la psychologie solidement étudiée de ses personnages, l'illustration des idées de Lefebvre sur la décadence de cette société.

L'intellectuel, le manieur d'idées ne s'est trahi dans *Le Sacrifice d'Abraham* que par ce bref chapitre : *Les Deux Agonies*. Là, dédaigneux de la vérité vivante, l'auteur s'est laissé aller à la profession de foi, abstraite, dogmatique. C'est la seule faiblesse du livre, le seul défaut de ce roman robuste, composé, maîtrisé.

**

Il est beau quand on relit dans l'ordre, *L'Ancien Soldat*, *L'Ancien Soldat en 1920*, *La Révolution ou la Mort* de suivre en une centaine de pages l'ascension d'une pensée révolutionnaire, jeune, neuve, moderne, qui, partant de la révolte étroite de l'ancien soldat de cette guerre, amené par les plus terribles souffrances à la connaissance des réalités contemporaines élargit et élève progressivement le débat pour aboutir sur tous les plans et du seul point de vue de la raison vitale, de la santé ethnique et interethnique, à la démonstration précise et condensée de la nécessité de la Révolution.

Écrites pour susciter, échauffer, ou tremper la volonté révolutionnaire des anciens combattants en qui Lefebvre voyait un des plus puissants leviers révolutionnaires (*L'Ancien Soldat*, *L'Ancien Soldat en 1920*), puis dans un but plus large de propagande et de recrutement (*La Révolution ou la Mort*), Ces brochures sont inconnues et du gros public et du petit public littéraire. Je ne doute pas cependant qu'on y voie un jour, les seules pages où se soit continuée au début du XX^e siècle, la tradition séculaire des grands pamphlétaires français.

Peu de genres littéraires connaissent actuellement en France une plus complète décadence que le pamphlet. Dans l'aveulissement jouisseur de la démocratie capitaliste, parmi l'ignorance, l'insouciance et le cynisme, la race des pamphlétaires s'est éteinte. Depuis certaines pages de Laurent Tailhade, depuis surtout Jules Vallès, nous n'avons rien lu qui ressemblât, même de loin, à ces pages où notre génie exerçait contre les abus ou contre le régime, l'ensemble si riche et si coloré de ses facultés critiques. Comment, en effet, de-

mander à des gens occupés avant tout d'enrichissement, de bien-être, et de parade, la causticité et la verve, le ricanement, le rire et le sourire, l'intelligence historique et l'érudition, le bon sens, le désintéressement et l'idéalisme qui sont l'apanage du grand pamphlétaire.

Or, aucune de ces qualités ne manquait à Lefebvre. Son style clair et ramassé, ses phrases coupantes, ses images qui faisaient balle les mettaient même en évidence. On les trouve toutes dans ces trois brochures. On y reconnaît surtout l'ardeur farouche et les grincements de dents de Vallès, le coup d'œil historique de Paul Louis Courier, et même (malgré une tonalité générale plus sombre) l'alerte dialectique, l'ironie cinglante sous la bonhomie et le bon sens paysan de ce dernier. Voulez-vous des exemples ?

— « Il y a le sabotage des mutilés.

« Les anciens soldats ont un moral grincheux, « leur puissance de travail est médiocre, leur rendement désavantageux. leur pension coûte cher « au Trésor. Au contraire, le travail nègre, algérien, asiatique, offre des qualités d'inconscience, de sobriété, de docilité, qui se combinent « bien avec les exigences du machinisme. L'employeur n'a pas à faire de gros sacrifices pour « se conserver de la main-d'œuvre française, pas « plus qu'un propriétaire à héberger des familles « nombreuses. Il a intérêt à liquider ce stock « avarié ».

— « L'œuvre de nos enfants sera de dénoncer « notre caporalisme et de préconiser de nouveau « le délicieux gâchis de la liberté, si cher à notre « cœur, mais que quatre ans de guerre nous interdisent pour un demi-siècle. »

(*L'Ancien Soldat en 1920.*)

— « Car la grande souffrance élève et raffermi, « éclaire ceux qu'elle ne peut broyer. Voilà « comment avoir fait cette guerre sera un titre ; « on saura que, pendant plusieurs années, des « espèces d'ermites boueux et ensanglantés auront flétri amèrement les vices d'une Société « qui faisait de leur chair et de leur dignité un « usage si insolent, qui prodiguait si follement « cette chose lente à croître et délicate, qu'on « appelle un homme...

« Avoir été à la guerre vaudra signifier non pas « une collaboration à des gestes sonores au souvenir desquels on affectera le traditionnel ton « fat du guerrier, mais une participation à une « lente et grave réflexion où deux congrégations « laïques auront, accroupies dans l'ordure obscure des cantonnements et des abris, élaboré, « sous les déferlements, la loi nouvelle. »

(*L'Ancien Soldat.*)

Nous voici loin évidemment de la mesure à quoi Lefebvre s'appliquait dans *Le Sacrifice d'Abraham*. Mais peut-il s'agir de mesure, quand on dénonce la façon dont « une certaine caste consacre les dernières ressources de sa dictature à l'œuvre du sabotage de ce qu'elle nomme encore sa patrie ».

N'oublions pas cependant, pour finir, ces deux remarques : que Lefebvre prenait grand soin

d'inscrire en tête de *L'Ancien Soldat en 1920* et de *La Révolution ou la Mort* :

« En me relisant, je suis effrayé de la violence de haine qui se dégage de ceci. En vérité « cette haine n'est pas dans mon cœur. Elle est « dans l'esprit même de ce siècle, elle s'impose à « l'homme. »

« Une fois de plus, j'ai vérifié que les bouleversements sont accomplis par de pauvres hommes mes résignés, et qu'un vrai révolutionnaire « n'est qu'un pacifique à bout de patience. »

Elles nous aideront à mieux comprendre la grande âme de ce mort.

**

Très jeune, Raymond Lefebvre se destinait à écrire. L'histoire et le roman avaient pour lui autant d'attrait. Pourtant, déjà, la politique excitait sa curiosité.

Il n'est pas douteux qu'il n'ait eu en lui les qualités qui font les grands écrivains : l'observation, l'émotion et l'intelligence la plus poussée, la plus générale. S'il avait décidé de se consacrer aux lettres, il se fût certainement corrigé très vite de cette tendance qui incite les jeunes auteurs au dogmatisme qui les porte à user dans leurs œuvres, coûte que coûte et orgueilleusement, de l'idée qui dépare si souvent leurs premiers ouvrages.

Le temps où il vivait, et aussi une certaine tournure d'âme (sa cuisante impatience d'action) ne permirent pas à sa jeune énergie de se consacrer tout entière au lent travail de la secrétion littéraire. Autour de lui, le péril lui apparaissait extrême.

Les destinées de son pays étaient entre les mains d'homuncules. Aucun homme ne se dressait dans le désert politique pour conjurer le malheur, pour exploiter les riches possibilités d'action de l'après-guerre. Enfin, là-bas, au Nord, la Révolution russe battait le rappel. Selon le mot de Maurras, il vola au secours de la cité (et, ce faisant, au secours de toutes les cités d'Europe).

Le don qu'il consentit de lui-même fut, on le sait, total. Et il est bien certain que l'Art, pour lui, était compris dans cette douceur séduisante, dans cette vie idéale pour laquelle il ne cessa d'avouer son penchant et qu'il s'était durement interdite.

Pourtant le regret qu'il en avait était trop vif en lui, trop lancinant. Aux heures inévitables de lassitude, quand le doute s'insinuait au cœur du militant fourbu ou rebuté, le besoin d'écrire le talonnait comme une irrépressible gourmandise.

Aussi, je ne crois pas qu'il eût toujours chassé au loin la tentation.

Comme il n'était pas de ceux qui peuvent se satisfaire ou se leurrer d'une besogne hâtive et lâche, il aurait, en ce cas, pris son temps. Qui saura jamais l'œuvre épique qu'eût pu lui inspirer au cours d'un long entracte dans son activité politique, son merveilleux voyage ?

Mais il était aussi le jeune chef tant désiré. Et le pouvoir est le maître vorace de celui qui l'exerce.

Toutefois sa volonté était si forte et ses ressources telles, qu'il lui eût peut-être été donné de briser le dilemme.

MOUJIKS

par d'Anton TCHEKHOV (Russie)

Anton Petrovitch TCHEKHOV, né en 1860, mort en 1901, est l'un des écrivains les plus remarquables de la jeune génération russe. Mieux connu en France que tel de ses contemporains, qu'Andreïev par exemple, il est encore loin d'être jugé à sa véritable valeur, et il n'est pas à la gloire de notre pays, né de l'esprit parisien que les quelques tentatives faites pour répandre chez nous son œuvre aient pour la plupart échoué devant l'hostilité des éditeurs et des directeurs de théâtre, devant l'indifférence de notre « élite » intellectuelle.

Les premières productions littéraires de Tchekhov, publiées vers 1880 dans une obscure revue de Pétersbourg, le signalèrent comme un artiste sûr, profond et simple, dont la seule maladresse était seulement un amour un peu élémentaire du comique. Mais dès son premier recueil de combat publié en librairie sous le titre suggestif : « Dans le Crépuscule » il se révéla d'une intelligence remarquable, idéalisée par une imagination voilée, mélancolique, bien « crépusculaire » : c'étaient des esquisses psychologiques (la Sorcière) ou même, déjà, sociales (les Ennemis, le Cauchemar). Son intelligence des problèmes sociaux s'affirma ensuite dans la Steppe, vaste tableau d'un réalisme poignant où la sincérité simple d'un enfant nous dépeint sous ses aspects les plus vrais la vie de toutes les classes de la société russe.

Dès lors, dans tous ses contes, Tchekhov, tout en conservant une tendance à la critique sociale, recherche plutôt la solution des problèmes complexes du cœur et de la raison humaine. Il évolue entre un pessimisme amèrement sceptique (Histoire mélancolique) et une critique acerbe de ce même scepticisme stoïque plus facile à prêcher qu'à pratiquer (la Chambre 6).

Il tente aussi d'aborder la scène. Ses drames (Ivanov, l'Oncle Vania, joué l'an dernier à Paris par M. et Mme Pitoëff, les Trois Sœurs) et même ses comédies ou ce qu'il intitule ainsi (la Mouette, le Jardin aux Cerises, l'Ours) sont toujours inspirés du même désespoir : il transporte le spleen baudelairien de l'individu à la société tout entière ; la vie est pour lui un cauchemar et un cauchemar sans fin, car on ne peut pas trouver dans son œuvre une lueur d'espoir en un plus bel avenir.

Il eut moins de succès au théâtre qu'il n'en avait eu avec ses nouvelles. On reproche à ses drames d'être dépourvus d'action et de caractère psychologique. Certes l'action, sans être absente y est réduite à peu de chose. Par son mépris des intrigues compliquées Tchekhov nous rappelle parfois Racine. Mais l'analyse psychologique est loin de lui faire défaut. Ce qui a dérouter ses critiques, c'est qu'au lieu d'en rester à la formule habituelle et d'étudier les caractères, il étudie plutôt, en quelque sorte, des états d'esprit, des ambiances : c'est là surtout qu'il est vrai, admirablement. Ceux qui ont vu jouer l'Oncle Vania, par Pitoëff ont senti dans quel terrible ennui se mouvaient ses personnages, au fond de ce petit district d'une province perdue de l'immense Russie.

Quant à ses personnages, ils manquent souvent, il est vrai, de ce que les cuistres appellent un « caractère psychologique ». Tchekhov semble s'être donné pour tâche d'étu-

dier plutôt des êtres exceptionnels, des demi-fous, des malades : c'est que, voulant nous dépeindre la misère de l'humanité, c'est dans ce qu'elle a de plus douloureux, de plus morbide qu'il a cru bon de nous la montrer. Libre aux traditionalistes de trouver « peu sympathique » l'œuvre de Tchekhov, il n'en est pas moins vrai qu'elle montre avec une âpre vérité l'un des aspects les plus atroces de la débilité humaine.

Sa forme tantôt d'un comique intense, tantôt d'une amertume sarcastique, semble à certains, froide, indifférente : il est vrai que cette âme concentrée et renfermée ne s'exprime pas elle-même, ou ne le fait que par l'intermédiaire de ses personnages. Mais il lui arrive bien aussi de s'émouvoir, d'une émotion d'autant plus poignante qu'elle s'est contenue longuement. « Il ne pleure pas, a-t-on dit, c'est à peine s'il rit. » Mais il sait en de petits contes pour les enfants retracer leur simplicité et leur naïveté ; il sait, dans la Steppe, retrouver avec un art sobre et presque pauvre la fraîcheur d'impression du petit Iegorouchka, spectateur inexpérimenté de la terrible vie.

Quelle qu'elle soit, que les pédants la ramènent à leur guise au « classicisme » ou au « futurisme », l'œuvre de Tchekhov est avant tout merveilleusement vraie : il a déconcerté parfois ses lecteurs étrangers, et le public longtemps lui est resté hostile, mais avec l'éloignement du temps nous ne devons aujourd'hui constater que son œuvre seule suffirait presque à documenter celui qui voudrait étudier la société russe du dix-neuvième siècle. Pierre éloges pour un poète et un dramaturge, dira-t-on ? Mais admirable éloges au contraire pour celui qui voulut, plus que tout, être un réaliste, dùt-il lui en coûter le désespoir.

La nouvelle dont nous donnons ici la première traduction est un bel exemple de ce que peut Tchekhov comme penseur et comme observateur et aussi de l'art prestigieux avec lequel il sait approprier sa forme à son sujet. Le lecteur jugera lui-même s'il est « indifférent », celui qui d'une plume impitoyable jette à la face de la société cet effrayant tableau de la terrible servitude morale des moujiks de l'ancienne Russie. — G. A.

Nicolas Tchikildiew, garçon d'hôtel au « Bazar Slave », était malade. Pris de faiblesse des jambes, il avait trébuché un jour le long du corridor et il était tombé avec son plateau chargé d'un légumier plein de petits pois.

Il avait dû quitter sa place. Tant qu'avait duré son argent et celui de sa femme, il s'était soigné ; mais vite, on avait été au bout, et l'ennui s'ajoutant au désœuvrement, on avait décidé de retourner au village, à la maison ; car ce n'est pas en vain qu'on dit que les murs de la maison soutiennent. C'est tellement plus facile d'y être malade, et l'on y vit tellement à meilleur marché !

Nicolas arrivait donc un soir dans son village de Joukov.

A travers ses souvenirs d'enfance, le nid de famille était clair, intime, accueillant; et cependant, en entrant dans l'isba, il se sentit effrayé, tant il y faisait sombre, étroit et sale.

Il avait avec lui sa femme Olga et sa fille Sacha. Toutes deux, prises du même malaise, fixèrent leur regard sur le grand poêle repoussant, tout noir de fumée et tout tacheté de crottes de mouches, qui tenait presque la moitié de la pièce.

Que de mouches, que de mouches! Le poêle était si penché, les planches brutes des parois si gondolées que l'isba semblait prête à s'effondrer. Dans l'angle de l'entrée, autour de l'icône, étaient collées des étiquettes de bouteilles et des découpures de journaux, en guise d'ornement.

La misère, quoi.

Personne n'était à la maison, tous travaillant au dehors. Seule, sur le poêle, était assise une petite fille toute barbouillée, aux cheveux clairs et à l'air indifférent; elle pouvait avoir une huitaine d'années; au lieu de regarder ces gens qui entraient, elle considérait au-dessous d'elle un petit chat blanc qui jouait contre les flancs d'une marmite de terre.

— Minet, minet ! appela Sacha, minet !

— Il n'entend pas, dit la petite fille, il est sourd.

— Pourquoi ?

— Comme ça ! On l'a battu !

Nicolas et Olga, au premier regard, avaient compris la vie qu'on menait là; mais, ils ne se dirent rien; en silence, ils laissèrent tomber leurs paquets, et en silence, gagnèrent la rue.

Leur isba était la troisième, au bout du village, et semblait la plus pauvre et la plus vieille; la deuxième ne valait guère mieux; la dernière seulement avait un toit de zinc et des fenêtres garnies de rideaux. Elle paraissait plus importante, n'avait pas de jardin et servait d'auberge.

Les isbas s'en allaient à la file, et tout le village, dans sa tranquillité recueillie, avec ses cours plantés de sureau, de sapin et de sorbier, faisait favorable impression.

Aussitôt après les jardins adossés aux isbas, commençait une ravine abrupte descendant au ruisseau; ça et là, dans la déclivité, saillaient d'énormes pierres ou se creusaient des renforcements; autour de ces renforcements et de ces pierres, parmi des débris de tuile, de vaisselle et d'ustensiles défoncés, zigzaguait un sentier, tantôt tout rouge, tantôt sombre; en bas s'étendait la plaine avec ses pacages clairs, déjà foulés par le troupeau communal en train d'y brouter.

Le ruisseau était à une verste du village; il avait d'admirables berges sinueuses, couvertes de buissons; de l'autre côté du ruisseau, c'étaient encore de vastes prairies, avec un troupeau et une longue file d'oies blanches; puis, exactement comme de ce côté, une pente roide ramenait vers la hauteur et vers le village; mais celui-ci avec une église à cinq coupes et quelques maisons de riches éparpillées un peu à l'écart.

— Il fait bon chez vous, dit Olga en esquissant un signe de croix à la vue de l'église. Pourvu que ce soit pour nous le repos, mon Dieu !

Juste à ce moment, on sonna pour le service (c'était un samedi soir). Deux petites filles qui, en bas, plongeaient leurs seaux dans l'eau, s'immobilisèrent, tournées du côté de l'église, pour écouter le son des cloches.

— Au Bazar Slave, on va se mettre à dîner! prononça Nicolas, pensivement.

Assis sur le bord du ravin, le mari et la femme virent descendre le soir. Le ciel rouge et or incendiait, et les vitraux de l'église, et le ruisseau; dans toute l'étendue, se répandait une douceur, une pureté inconnues à Moscou.

Le soleil se coucha, le troupeau revint en brâmant et en bêlant, les oies se rapprochèrent en battant des ailes, puis tout se fonda dans le silence et dans la nuit.

Cependant, le père et la mère de Nicolas, deux vieux maigres, courbés, édentés, étaient revenus chez eux, ainsi que Maria et Fécla, les deux femmes des fils absents, qui travaillaient chez un grand propriétaire, de l'autre côté de la rivière. Maria, femme de Kiriak, avait quatre enfants, et Fécla, femme de Denis, actuellement sous les drapeaux, seulement deux.

Quand Nicolas, en entrant dans l'isba, aperçut toute la famille, tous ces grands et ces petits corps qui remuaient sur le sol, dans les berceaux et dans tous les angles, quand il vit avec quelle avidité le vieux et les femmes mangeaient leur pain noir amolli dans l'eau, il comprit que, malade et sans le sou, avec une femme et une fille à sa charge, il avait eu tort, grand tort de venir là !

— Et où est mon frère Kiriak? demanda-t-il, après qu'on se fut salué.

— Il est garde forestier chez un marchand, répondit le père. Qui dit moujik, dit tout, pas vrai ?

— Il ne garde rien ! expliqua la vieille d'une voix larmoyante. Nous avons de tristes hommes, ici; ils tirent tout loin de la maison; Kiriak se saoule et le vieux aussi; à quoi est-ce que ça sert de cacher le péché ? Lui aussi, il le connaît, le chemin de l'auberge ! Il y a longtemps que la Sainte Vierge se fâche contre nous !

En l'honneur des hôtes, on avait allumé le samovar. Mais le thé sentait le poisson, le sucre était maculé et rongé, et les cafards s'étaient promenés, autant sur la vaisselle que sur le pain. C'était répugnant de boire; et la conversation qui ne roulait que sur la misère et les maladies, était répugnante aussi.

On n'avait pas encore eu le temps d'avalier une tasse de thé quand retentit dans la cour un ignoble cri d'ivrogne :

— Ma-aria !

— On dirait Kiriak ! prononça le vieux, facile à émuvoir.

(A Suivre).

Dans notre prochain numéro, un superbe bois gravé de Labedeff illustrera cette nouvelle.



La Vie politique

SI L'ON NE VEUT PAS PÉRIR...

Par Anatole FRANCE

H.-G. Wells (à moins que ce ne soit Swift de retour en ce monde), a raconté, il y a une dizaine d'années, que des habitants de notre planète abordèrent dans la lune et conversèrent avec le grand lunaire qui gouverne les sélénites. Ce personnage semble ne pas manquer de bon sens ; il demanda aux voyageurs comment se comportaient les terriens et quel était leur gouvernement. — Ils sont, répondit un des voyageurs, divisés en Etats indépendants, petits ou grands, et tous inspirés par un ardent patriotisme, qui est la passion dominante des terriens. — Ne dites-vous pas, demanda le grand lunaire, que ces Etats sont indépendants les uns des autres ? Quel est donc le tribunal qui juge les litiges qui s'élèvent entre eux ? — Il n'y en a aucun, répondit le terrien ; la fierté des Etats n'en saurait souffrir. Quand un d'eux se croit lésé ou offensé, il a recours aux armes pour soutenir son droit ou venger son honneur.

En entendant cette réponse, le grand lunaire regarda les terriens avec une surprise mêlée d'effroi et, sans plus leur adresser la parole, les fit enfermer comme des fous de l'espèce la plus dangereuse.

Aussi bien ne faut-il pas de longues réflexions pour deviner les effets d'un tel système.

Nous les voyons, nous, ces effets, et nous n'avons pas l'air de nous en soucier. Aussi loin que peut porter notre connaissance, les anciennes civilisations qui se sont développées sur la terre, en Asie,

en Afrique, en Europe, ont vécu de la guerre et en sont mortes ; on peut prévoir que les civilisations actuelles auront le même sort. Et nous ne faisons rien pour éviter la fin à laquelle l'humanité entière est vouée.

La Société des Nations, constituée après la plus terrible des guerres, ne peut ni ne veut assurer la paix. Elle n'a pas été faite pour cela ; elle a été créée sans richesse, sans pouvoir, sans indépendance. Elle est plutôt destinée à maintenir l'esprit de guerre. Elle est à la ressemblance des Etats qui l'ont faite, et ils sont belliqueux. Une société pacifique des nations est, pour l'heure, impossible. La guerre a donné aux nations leur forme, leur esprit, leur fonction. Elles ne croient et n'espèrent qu'en la guerre. Une société pacifique des nations ne serait pas une société des nations.

La conférence à laquelle le président des Etats-Unis a convoqué plusieurs puissances d'Europe et d'Asie et qui a la limitation des armements dans son programme, ne peut nous donner le change ; elle vient à peine d'être ouverte, à l'heure où j'écris ; mais il ne faut pas être sorcier pour prédire à quoi elle aboutira. Les Etats d'Europe et d'Asie diront qu'ils voudraient bien désarmer, mais que le soin de leur sûreté les en empêche, l'Amérique dira qu'à leur exemple, elle ne peut renoncser sérieusement à ses forces navales. Aussi bien elle n'a imaginé cette conférence que pour pouvoir déceimment construire la plus grande

flotte du monde afin de combattre le Japon, malgré l'Angleterre, et de s'emparer de la Chine.

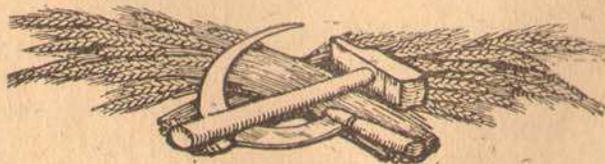
Les Nations des deux mondes repousseraient à l'envi, avec indignation, l'idée de soumettre leurs litiges à un tribunal si, par impossible, cette idée leur était soumise. La civilisation européenne est militaire depuis sa formation. L'Etat féodal ne confiait son droit qu'à l'épée. Les conquêtes de la démocratie en France et dans les pays voisins y ont beaucoup enflé l'esprit militaire qui est devenu une religion. Les progrès énormes que l'industrie a faits depuis quelques années ont créé de nouvelles raisons d'employer les fusils et les canons. Dans chaque grand Etat, fabricants et marchands poussent à la guerre pour s'enrichir et quand ils l'ont obtenue, ils la prolongent indéfiniment pour prolonger en même temps les bénéfices qu'ils en tirent. Les ouvriers, dont ils augmentent les salaires, sont satisfaits. Les généraux, à faire campagne, retirent honneur et profits. Et quant aux soldats, on leur fait croire aisément qu'ils combattent pour la patrie. Les industriels, non contents d'avoir retardé au delà du possible, la paix qui met fin à leurs profits, s'accordent avec les hommes politiques pour faire encore la guerre après que la paix a été conclue. C'est ainsi que l'Angleterre a conquis la Mésopotamie et occupé Constantinople après la fin des hostilités. C'est ainsi que la France, dans le même temps, a occupé la Syrie et fait, par procuration, contre la Russie des Soviets, plusieurs expéditions qui ont été fécondes en désastres pour l'agresseur.

Comment pouvez-vous penser, quand la planète tout entière est en proie à cette folie, qu'on pourra instituer un tribunal, un pouvoir d'harmonie, des amphictyonies qui ramènent ses habitants à la raison ?

C'est de toute impossibilité.

De toute impossibilité maintenant. Mais en sera-t-il toujours ainsi ? Des faits se sont produits depuis quelques années qui pourront amener les plus grands changements dans les idées et les mœurs du vieux monde. La guerre qui, parfois, donne des richesses aux peuples, leur apporte aussi un certain jour la ruine et la mort. Nous en voyons des exemples dans l'histoire. Nous pourrions en revoir de nouveaux qui nous toucheraient de plus près. Il n'est pas impossible que le long embrasement qui a désolé l'Europe, il n'est pas impossible que la paix qui a suivi la guerre et qui n'en fut que le prolongement, aient porté aux vieilles civilisations de l'Europe des coups plus cruels que ne croyaient notre ignorance et notre légèreté. On commence à soupçonner la profondeur du mal. L'Angleterre, cette grande marchande, au moment même où elle accroît démesurément ses établissements, souffre d'une défaillance de son commerce et d'une crise de chômage dont elle ne voit pas la fin ; l'Allemagne, acculée à la banqueroute, entraîne dans sa ruine la France accablée par 325 milliards de dettes. L'Italie souffre. La Russie meurt de faim ; l'Autriche est morte. Les Etats-Unis eux-mêmes voient avec surprise leurs affaires empirer. Et les nations, sur toute l'étendue du monde, sont tirées de leurs rêves ambitieux par un malaise inconnu. Cette grande et terrible leçon n'est pas encore comprise. Mais il viendra un temps où elle se fera entendre. Les mensonges des journaux et les fausses paroles des chefs de gouvernement n'étoufferont pas toujours cette voix terrible qui déjà crie dans toute l'étendue du monde : l'Europe se meurt ; la guerre l'a tuée.

Les peuples comprendront enfin et s'ils ne veulent pas périr, il faudra bien qu'ils s'unissent et que, quittant leur orgueil et leur avidité, ils se soumettent aux décisions d'un tribunal de paix.



Les Intellectuels et l'Internationale communiste

Par A. LUNATSHARSKI (Russie)

Dans l'étude que l'on va lire, Lunatchasky, fort de l'expérience de trois années de régime soviétique, conclut à la nécessité d'un Congrès des Intellectuels.

« Clarté », dès sa fondation, cherchait à réunir un semblable Congrès que Raymond Lefebvre et Paul Colin étaient chargés de préparer. En janvier 1920, « Clarté » publiait en faveur de ce Congrès un appel, signé de Henri Barbusse, Romain Rolland et Georges Duhamel. Seule la pauvreté de « Clarté » qui ne put prendre à sa charge les frais du Congrès empêcha qu'il ne se réunît. . .

Nous souhaitons que sous l'impulsion d'un homme comme Lunatchasky, ce projet cher à tous nos amis, mais hérissé de difficultés, voie le jour et que l'Internationale des Intellectuels puisse être fondée.

La conquête des intellectuels par le prolétariat

La conquête des intellectuels par le prolétariat est une des questions fondamentales que le grand bouleversement social actuel a posées. L'exemple de la Russie est à ce sujet suffisamment probant et les organisations ouvrières des pays occidentaux y trouveront un enseignement utile pour l'avenir.

Il s'agit bien là d'une véritable conquête. En effet, avant que les conséquences de la guerre impérialiste fussent bien nettement apparues, la plupart des intellectuels des pays d'Occident et de Russie, à l'exception de quelques individualités isolées acquises à l'idée révolutionnaire, étaient en grande majorité tombés dans le bourbier petit-bourgeois et se trouvaient plus ou moins sous la dépendance absolue du capitalisme. Le groupe des intellectuels était entre les mains de la bourgeoisie le grand levier d'action sociale. Et pourtant un tel groupe qui aspirait, paraît-il, à jouer un rôle primordial dans la société future, n'avait aucune opinion bien arrêtée en matière politique. Elle ne faisait dans la lutte des classes que servir la cause du capitalisme contre celle des travailleurs.

C'est donc de cette classe politiquement inexistante que le prolétariat doit maintenant s'emparer. Revivifiée et active, elle apportera à la cause révolutionnaire son appui le plus absolu.

Les intellectuels russes et la révolution

Mal intentionnés envers le prolétariat qui osait devenir en Russie « l'autorité supérieure », ébranlé par le bouleversement des rapports sociaux absolument inaptes à se conformer aux exigences imposées par les nouvelles conditions de la vie, les intellectuels russes cherchèrent d'abord à combattre le gouvernement des Soviets, à le saboter plus ou moins ouvertement. Grâce à une résistance énergique, cette tentative fut assez vite enrayée. Et à l'heure actuelle, il ne reste plus qu'une

minorité parmi les intellectuels qui s'insurge encore contre l'autorité soviétique, parlotte derrière le dos des communistes, applaudit à tout rompre chacun de leurs revers (qui par contre-coup atteint le pays tout entier) et se tord les bras de désespoir à la moindre de leurs victoires (y compris bien entendu celles dont le pays tout entier et eux-mêmes profitent).

L'expérience de quatre années de régime soviétique nous a prouvé que, pour pouvoir dominer la masse des intellectuels, il s'agit :

D'abord de gagner les sympathies d'un nombre aussi grand que possible de « sans-partis ».

Ensuite de les employer au mieux de leurs facultés, c'est-à-dire de mettre chacun à sa place.

Enfin d'établir un régime qui, sans les contraindre à un travail forcé, permette cependant d'exercer sur eux un contrôle suffisant.

C'est justement la ligne de conduite que le parti communiste de Russie a adoptée à l'égard d'une partie des intellectuels hostiles à son gouvernement. Il est bon de remarquer que dans certains pays occidentaux, en particulier l'Allemagne et l'Autriche, la misère générale des intellectuels crée entre eux et le monde capitaliste un antagonisme tel que la révolution sociale ne doit trouver dans ces pays qu'une opposition extrêmement faible de leur part. Il se peut même qu'elle soit saluée avec joie par une grande partie d'entre eux et reçoive immédiatement leur appui.

Les ennemis du prolétariat :

Les social-démocrates réformistes

Il est parmi les intellectuels un certain nombre qui s'agitent beaucoup dans le monde politique et qui ont réussi à former des partis hostiles au régime soviétique, c'est-à-dire n'ayant à aucun moment abandonné leur esprit de classe auquel s'ajoute encore l'égoïsme personnel assez fréquent chez un grand nombre d'intellectuels. Ce sont les social-démocrates et les social-révolutionnaires.

Il ne faut se faire à leur sujet aucune illusion. Si, dans l'Europe occidentale, les socialistes de droite sont encore les représentants aussi bien de la petite bourgeoisie que de la partie corrompue du prolétariat, chez nous, en Russie il n'est pas un prolétaire, même non communiste, qui appartienne encore à la social-démocratie. Ce parti est exclusivement celui des intellectuels en lutte contre le prolétariat : c'est la jeune bourgeoisie qui n'a pas encore suffisamment de plumes pour voler par ses propres forces et se tailler une place d'honneur dans la société capitaliste. Il joue donc le rôle d'intermédiaire entre la bourgeoisie et le prolétariat. La seule différence qui existe encore entre les socialistes de droite des pays occidentaux et les social-démocrates de Russie, c'est que les premiers ont encore un grand crédit

sur les masses, tandis que ceux de notre social-démocratie ont vu leur édifice brisé par le coup de boutoir de la Révolution bolcheviste.

Les faux révolutionnaires

L'idéal que défendaient les intellectuels enrôlés parmi les socialistes révolutionnaires est à peu près analogue. Etre socialiste révolutionnaire, pour un intellectuel, c'était en somme un moyen pratique d'arborer une cocarde rouge à la boutonnière.

Mais cela ne comportait aucune action révolutionnaire : Désordre, confusionnisme, anarchisme pour gens du monde, critique pédante de Karl Marx, esprit petit bourgeois à peine déguisé, voilà ce qu'était le programme des S.R. à la veille de la Révolution. La classe ouvrière n'a aucun mal à l'abattre. Il ne faut pas tenir compte, bien entendu, du parti social-révolutionnaire en tant que parti paysan, car il ne comptait parmi ses adhérents qu'une aristocratie paysanne, qui se recrutait parmi les « Koulak », c'est-à-dire les grands et moyens propriétaires exploités de la classe agricole.

Quelque chose d'analogue s'observe d'ailleurs parmi les Etats de l'Europe Occidentale, dont les intellectuels se proclamant les travailleurs du cerveau, tentent de créer un parti distinct, sorte de conglomérat de partis qui présente exactement le même caractère confusionniste et vaniteux de nos mencheviks, socialistes-révolutionnaires et cadets (1).

S'entendre avec ces gens-là, c'est impossible et peu nécessaire. Les intellectuels de cette classe persistent dans la plus stupide et la plus intractable des oppositions. Ils rêvent toujours de faire tourner en arrière la roue de l'histoire et font contre le prolétariat une propagande éhontée.

Ils sont d'ailleurs destinés à mourir par extinction, politiquement parlant.

Les meilleurs éléments (et il se trouve parmi eux beaucoup d'hommes remarquablement doués) finiront très vite par s'apercevoir de leur erreur et viendront à nous... par un chemin détourné et épineux.

Les intellectuels qu'il faut gagner à notre cause

1° Les techniciens

D'une façon générale, on peut les classer en deux grands groupes : le groupe des ingénieurs et des techniciens et selcélébrités.

Le corps du personnel technique et enseignant nous est absolument indispensable. Aucune richesse en or ne peut lui être comparée. Par la force des choses, il possède le monopole de la connaissance ; seul il est le détenteur de la science, sans laquelle nous sommes incapables d'aller de l'avant !

On ne peut pas dire heureusement que ce groupe soit entièrement acquis à la bourgeoisie, bien qu'il en soit l'enfant chéri et qu'elle le revendique comme sien. Mais jusqu'à quel point pouvons-nous compter sur lui ? et

(1) Pour la France. Lunatchsky vise sans doute la fameuse Confédération des travailleurs intellectuels dont M. André Germain (rédacteur au « Matin ») s'est fait l'apôtre. ... N. d. l. R.

qu'arriverait-il par exemple si les ingénieurs fondaient entre eux un groupement semi-communiste ? Il est probable que dans un cas pareil, le prolétariat, malgré son immense supériorité numérique, serait obligé de traiter de puissance à puissance avec les techniciens coalisés.

J'ai lu plusieurs analyses approfondies de la question. Toutes étaient d'accord avec les conclusions du célèbre professeur ingénieur anglais Sandy, selon lesquelles la période de l'avènement du communisme amènerait fatalement l'hégémonie des techniciens et cela par l'obligation dans laquelle se trouveraient les gouvernements ouvriers d'avoir recours à eux dans la plus large mesure.

Je crois pour ma part que ces craintes sont exagérées, mais il est incontestable que pendant la période plus ou moins longue de l'avènement du communisme, de même que pour son application méthodique et intégrale, ces techniciens rendront au prolétariat des services prodigieux, en même temps qu'ils joueront le premier rôle dans un gouvernement de travailleurs au point qu'ils en arriveront peut-être à diriger le mouvement tout entier.

Y a-t-il actuellement des signes à la fois heureux et rassurants de cette orientation.

Oui. Ainsi en Allemagne, l'union « Afa », dont les directives sont celles que nous venons d'exposer, a acquis une influence assez considérable bien qu'étant encore occulte et susceptible de s'accroître beaucoup plus vite. Egalement en Italie, le fait que lors des grands conflits entre les patrons et les ouvriers les techniciens se sont rangés résolument aux côtés des ouvriers.

Le prolétariat ne peut donc qu'approuver l'effort d'organisation intérieure des techniciens.

En ce qui concerne la Russie, les ingénieurs et les savants russes bourgeois sont trop amorphes ; ils ont pris trop de paresseuses habitudes, ils sont également trop peu nombreux, pour pouvoir exercer à leur profit une hégémonie quelconque. Et partout, techniciens et professeurs russes, comprenant que leur cause est maintenant liée avec celle du gouvernement des Soviets, viennent à nous et ils rencontrent de notre part l'accueil le plus fraternel.

(A suivre.)



Noël, 25 Décembre 1914

Extrait des notes de Raymond LEFEBVRE

Mes camarades m'ont demandé d'écrire pour ce premier numéro de Clarté sur ce que fut l'œuvre politique de Raymond Lefebvre. Il me faudrait, pour écrire cela, des limites moins étroites que ces colonnes. Il me faudrait aussi, pour méditer cela, un recueillement que ma vie ne m'accorde point.

Dans cette revue, qui va s'efforcer de réaliser une grande idée qui fut la sienne, je m'en voudrais d'écrire, moi qui suis « tout désigné pour cela », comme on dit si cruellement, un article de plus sur Raymond. La badauderie des indifférents n'a que trop de goût pour le chagrin public. Qu'on laisse aux plus proches amis le temps de retrouver quelque sérénité fragile, peut-être alors composeront-ils — plus tard, le livre — en tremblant qu'il ne soit indigne de l'homme.

J'ai pensé qu'il serait meilleur, pour tous, d'entendre ici la voix même de Raymond Lefebvre.

Nous avons passé tout un dimanche à rechercher, Guy de La Batut et moi, parmi les papiers que Raymond nous a laissés, ce qui pourrait le mieux camper, aux yeux de ceux qui le connurent imparfaitement, le grand politique visionnaire.

Au milieu de mille notes hâtives où jaillissent de brusques fusées de génie, j'ai trouvé celle-ci, écrite d'une grande écriture, éperdue, haletante, la première nuit de Noël de la guerre.

Au moment où les « peuples neufs » invitent l'Europe ruinée à la conférence mensongère du désarmement, on y retrouvera tout entier, avec son éloquence foudroyante et précise, celui qui m'écrivait aux premiers jours de la mêlée :

« L'Internationale se lèvera sur la ruine du crédit des Etats. La faillite sera le préambule du désarmement... »

Et ces quelques lignes composées dans la fièvre il y a sept ans, vaudront mieux que tous mes articles...

Paul VAILLANT-COUTURIER.

25 décembre 1914.

L'âpre plaisir d'avoir raison contre tous ceux qui continuent. Les journaux italiens interdits depuis trois jours. Défaite russe certaine et très forte.

Mais si les Allemands sont à Varsovie, où aller après ?
Il leur fallait Paris.

Et nous, si nous les jetons hors de France et Belgique, où aller après ?

Il nous fallait Berlin par la Vistule ou l'Oder.

Guerre sans issue qui sera sans résultat sinon l'anéantissement de la France et de l'Allemagne.

L'Angleterre fait de bonnes affaires, mais le jour où la France et l'Allemagne seront désertes et ruinées, l'Angleterre ne sera plus au centre du monde.

Cette petite île perdue vaudra Terre-Neuve ou la Nouvelle-Zélande.

Son empire colonial se détachera d'elle encore plus rapidement qu'il ne le faisait avant.

L'Europe ne sera plus qu'un grand terrain, labouré par des armées anéanties, un musée délabré, un champ de fouilles.

Plus d'argent, plus de clientèle, plus de bras, plus d'usines. Des cathédrales dentelées de trous d'obus, des musées souillés par des passages de soldatesques, des universités vidées d'étudiants et ridiculisées par des pions aux discours sanguinaires et anachroniques.

Une armée, autrefois, était comme un long ruban qui se déroulait, et de chaque côté, la terre demeurait pacifique et ignorante de la guerre.

On gardait jalousement sa ligne de communications. Cette ligne une fois coupée, l'armée se desséchait comme un ténia coupé de sa tête. Les itinéraires des armées, toujours les mêmes, demeuraient assez désertiques : terrains de chasse à l'homme.

On n'y construisait pas, on n'y ensemençait que pauvrement, on savait que d'un moment à l'autre les sauterelles s'y abattraient.

Aujourd'hui les armées géantes s'étendent en large, de la mer à l'autre bout, Alpes ou Carpathes et tout est systématiquement ratissé — les contrées les plus peuplées, les plus riches ; cultures industrielles, villes, usines, hauts-fourneaux, tout est bon à bombarder et les foules civiles ruinées ne pensent plus qu'à fuir dans d'autres contrées elles-mêmes sans ressources, ou se terrer dans des tranchées abandonnées, enterrant les cadavres des bébés à côté des tombes communes des soldats tués.

Les peuples neufs se réjouissent. Leur heure est venue.





La Vie économique

Ce que nous entendons par "Vie économique"

Il ne s'agit pas pour nous, revue d'avant-garde, de considérer le mouvement économique comme la suite d'un processus d'opérations financières, commerciales ou techniques, inspirées uniquement du passé et s'y rattachant, mais bien plutôt de rechercher les signes avant-coureurs de transformations profondes, vers lesquelles les sociétés sont conduites inéluctablement.

Il ne s'agit pas de constater brutalement des résultats, d'enregistrer sèchement des faits, mais de tâcher de saisir les fils qui relient les situations, de mettre en lumière les tendances du mouvement économique, de lier anneau par anneau les observations pour en faire une chaîne solide conduisant notre pensée.

L'économie politique, science presque exclusivement expérimentale, doit enfin être traitée, non pas comme un tout, mais comme une partie du mouvement général qui entraîne l'humanité vers des transformations constantes.

Et ce mouvement est au suprême degré international.

Il est facile à un esprit libre de se rendre compte, en faisant abstraction des doctrines et des préjugés, que l'économie mondiale est déterminée par les faits économiques mondiaux, même lorsque ces faits semblent n'avoir aucune liaison les uns avec les autres.

Nous allons donc chercher à donner à nos lecteurs dans chaque numéro non pas une photographie morte et figée des faits économiques, mais la reproduction du mouvement économique, véritable cinématographe intellectuel.

Grâce à une documentation que nous puiserons dans les cinq parties du monde, nous jetterons pour nos amis quelques clartés sur la situation économique des nations et des sociétés, ainsi que sur leur évolution si complexe.

Nous essaierons d'en tirer la substance essentielle de conclusions impartiales, car il n'est d'observation si précise et si complète qui vaille si elle ne comporte une philosophie... et une moralité.

La Crise économique mondiale

Après l'essor économique apparent qui se produisit au lendemain de la guerre et procura aux capitalistes des bénéfices fabuleux, la crise a commencé dès le début de l'année dernière. Elle n'a fait, depuis, que s'aggraver. On n'en peut prévoir la fin. Et les améliorations momentanées ne peuvent qu'être suivies d'aggravations nouvelles.

Les causes de la crise mondiale sont pourtant connues. Aux Etats-Unis l'industrie métallurgique ne produit plus que 20 0/0 de sa capacité de rendement. Les mines de cuivre limitent leur production. Dans l'industrie cotonnière la superficie des plantations exploitées a diminué cette année de 27 0/0. Il est question d'obliger les planteurs à maintenir cette restriction pendant 5 ans. Des 10 millions de tonnage de bateaux construits par

l'Amérique pendant la guerre, la moitié demeurent inutilisés.

Les mêmes faits se produisent dans tous les autres pays vainqueurs, vaincus ou neutres. En Belgique la crise s'aggrave chaque jour. Des houillères chôment. Sur 65 hauts fourneaux, 12 seulement sont en activité. En Tchéco-Slovaquie la grande industrie est inactive; à Kladno, centre de l'industrie métallurgique les derniers hauts-fourneaux ont été éteints le 1^{er} juillet. En Angleterre, en Italie, au Japon, dans l'Amérique du Sud les mêmes symptômes se manifestent.

Les crises, il est vrai, se sont toujours succédées depuis les origines du capitalisme. Mais la crise actuelle n'est

pas une crise locale, intérieure ; elle intéresse le système capitaliste tout entier.

Ce dernier formait avant la guerre un tout dont la cohésion était maintenue par le commerce international et par l'étalon or qui garantissait partout aux valeurs nationales une puissance d'échange normale. Il n'en est plus ainsi.

La livre sterling britannique or ne représente plus que le quart de sa valeur or, le mark allemand le 1/10. La couronne autrichienne et le mark polonais n'ont plus que la valeur du papier (1).

L'Europe centrale et orientale tout entière est contaminée par les plus douloureuses maladies du capitalisme.

*
**

Or, il ne s'agit pas d'une crise de surproduction, au sens ancien de ce mot. A l'heure où l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, pays ruinés par la guerre, ignorent d'un mois à l'autre s'ils ne vont pas manquer de pain, il ne peut être question d'une crise de surproduction. *La crise actuelle est caractérisée par la surproduction dans une moitié du monde et par la sousproduction de l'autre.* Elle tient dans l'enchaînement de ces deux faits. Les peuples de l'Europe, mûs par l'impérialisme, ont employé tous les moyens de la technique moderne à s'entr'égorgés. Ils ont tout mis en œuvre pour la guerre : bétail, immeubles, industries, transports ; toutes les richesses accumulées par les générations antérieures ont été gaspillées, amoindries ou réduites à néant par la guerre. Plusieurs Etats se sont effondrés, les plus faibles d'abord : Russie, Bulgarie, Autriche-Hongrie, l'Allemagne enfin. Mais en Belgique, en Italie, en France les ravages dus à la guerre n'avaient pas été moindres. Seul l'appui de l'Angleterre et de l'Amérique soutint ces pays jusqu'à la fin des hostilités.

Tout autre, par contre, l'évolution des Etats d'outre océan. L'Europe qui avait été jusqu'à présent le fournisseur principal des produits industriels pour le monde entier, ne pouvait plus rien livrer, et même avait besoin d'acheter partout. D'où l'augmentation, sur tous les marchés de l'offre, et, bientôt celle de la production. Les commandes de l'Entente contribuèrent de la sorte à fortement développer l'industrie du Japon et de l'Amérique du Sud. D'autres pays d'outre-mer, l'Australie, l'Amérique du Sud, l'Afrique du Sud, débarrassés de la concurrence européenne en profitèrent pour donner l'essor à leur industrie propre.

L'augmentation fabuleuse du prix des transports permet temporairement à la jeune industrie de ces pays de concurrencer sur le marché local l'Amérique et le Japon. Ainsi, tandis que l'Europe se ruinait en obus, de nouvelles puissances capitalistes naissaient dans le monde.

Aujourd'hui deux parties de l'univers sont en présence.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites la dépréciation du mark allemand s'est encore accentuée à un tel point que la faillite de l'Allemagne est à envisager. (Note de la Rédaction).

L'une ruinée : Russie, Pologne, Allemagne, pays de l'ancien Empire Austro-Hongrois, Italie, en tout plus de 500 millions d'hommes ; l'autre fabuleusement enrichie : Amérique, Angleterre, Japon, colonies britanniques. Ici sévit la sous-production et la misère générale ; là la crise de surproduction. Et les pays pauvres, ne peuvent, en somme, rien acheter aux pays riches, n'ayant rien à échanger. Leur or, leurs valeurs les meilleures, une bonne partie de leurs richesses artistiques et scientifiques ont déjà passé l'Océan et sont en Amérique. La même raison fait évidemment que les riches ne peuvent presque plus vendre. Les pauvres ne jouissent pas du crédit, précisément parce qu'ils sont pauvres.

*
**

Ainsi se dressent, face à face, dans un antagonisme irréductible, deux parties du monde capitaliste. Et comme dans toutes les mauvaises farces du système capitaliste tout le poids de cette tragique situation retombe sur la classe ouvrière. Dans la partie riche de l'univers il y a des millions de sans-travail :

Voici d'ailleurs les derniers chiffres relatifs au chômage qui aient été publiés en octobre 1921 par l'Office du Travail :

Pays riches à change haut

Etats-Unis	5.735.000	chômeurs
Angleterre	1.803.000	—
Suisse	135.000	—
Suède	45.000	—
Hollande	43.000	—
Canada	35.000	—
Norvège	3.000	—

soit sur la totalité de la classe ouvrière de ces différents pays 25 à 30 0/0 !

Pays pauvres à change bas

Italie	413.000	chômeurs
Allemagne	269.000	—
Belgique	153.000	—

Tel est le nombre d'hommes aux prises avec la gêne et la misère ! En Allemagne, en Autriche, en Pologne, le chômage est moindre ; mais s'ils travaillent, les ouvriers n'échappent pas pour cela à la faim. Si bien que la crise mondiale du capitalisme a pour conséquence directe d'aggraver la condition misérable du prolétariat international.



-:- Le chaos en Autriche -:-

La Faillite Financière

Le cours de la vie économique en Autriche, par suite de la prolongation de l'anarchie capitaliste et des frontières absurdes assignées au pays, défie toute description. Il n'est plus permis aujourd'hui de parler d'une baisse rapide du change et d'une hausse énorme des prix. Ce qui se passe actuellement dans ces deux domaines est une véritable catastrophe. *D'un jour à l'autre*, nos valeurs subissent des fluctuations déconcertantes, — alors que les prix s'élèvent par bonds à des sommes qui représentaient jusqu'ici les résultats d'une hausse de plusieurs mois. Si cet état de choses dure encore quelque temps, la débacle économique sera fatale.

Aussi la population a-t-elle renoncé à l'espoir d'un assainissement de ses finances. Personne ne croit plus aux secours financiers de l'Entente, dont la promesse avait naguère réussi à calmer les populations.

On se défait aujourd'hui à tout prix de la devise autrichienne. Cette tendance se manifesta d'abord par l'accaparement et l'accumulation insensée des valeurs étrangères, qui ne fit qu'accélérer encore la dépréciation de la couronne. Fait significatif à cet égard, le jeune banquier hollandais Huim put rafler des *milliards* aux directeurs les plus expérimentés des grandes banques de Vienne rien qu'en feignant de spéculer à la hausse de la couronne et de vouloir vendre à cet effet des valeurs. Aujourd'hui que la dépréciation de la couronne entraîne des conséquences terribles par le renchérissement des vivres, un nouveau symptôme de délabrement plus néfaste encore, s'ajoute au premier : *la manie d'acheter par peur*.

Tandis qu'il y a peu de jours, les marchandises étaient presque invendables à cause de leurs prix élevés, les acheteurs se les arrachent en ce moment précisément, *parce qu'elles renchérisent et vont encore renchérir*. Le détenteur des couronnes doit craindre qu'elles ne soient le lendemain plus dépréciées encore ; aussi cherche-t-il à s'en débarrasser. Chacun, voulant profiter du « bon marché » du moment, cherche à acquérir autant de marchandises que possible, sans même en avoir besoin. Les queues recommencent devant les magasins, comme pendant la guerre mondiale. En plusieurs endroits, la police a dû intervenir, pour contenir les acheteurs. Les commerçants qui, autrefois, s'égosillaient pour attirer des chalands, cachent maintenant les marchandises afin d'être à même de les vendre plus tard plus avantageusement. Plusieurs magasins ont dû fermer, leurs stocks étant épuisés. Des détaillants établissent leurs prix en francs ou en dollars, afin de s'épargner la peine de les augmenter chaque jour. Les acheteurs ne reculent pas pour cela. Certes ce sont gens assez riches pour acheter sans besoins. L'ouvrier ne peut, lui, s'acheter le strict nécessaire. Il assiste, la rage au cœur, aux acquisitions de riches — dont l'avidité continue de déprécier son misérable salaire.

Victor STERN (Autriche)

L'Effondrement Economique

La légation de Belgique à Vienne vient de transmettre des renseignements intéressants sur la situation économique de l'Autriche en 1921.

Nous en extrayons quelques statistiques qui montreront les effets déplorables du traité de paix sur l'industrie de ce pays.

La population

L'Autriche actuelle compte une population de 6.500.000 habitants, répartis sur une superficie de 84.000 kilomètres carrés ; l'ancienne monarchie austro-hongroise avait 51 millions de sujets et la superficie du pays atteignait 676.000 kilomètres carrés.

De l'émiettement de ce vaste territoire sont nés les cinq Etats suivants :

	Population	Superficie	Densité
Autriche	6.500.000	84.000	77
Hongrie	7.500.000	91.000	82
Tchéco-Slovaquie	13.600.000	141.000	97
Yougoslavie	13.000.000	250.000	52
Pologne	24.000.000	260.000	95

La population actuelle de l'Autriche compte environ 90 p. c. d'Allemands et elle se répartit comme suit, suivant les différentes professions spécifiées :

Agriculture et forêts	40 pour cent
Industries diverses	35 —
Commerce	17 —
Professions libérales et services de l'Etat	8 —

L'agriculture.

A cause du relief du sol, la culture n'occupe que 24 pour cent de la superficie de l'Autriche ; sa production sera toujours insuffisante et elle devra importer annuellement environ 35.000 wagons de blé, de grandes quantités de pommes de terre, de légumes, de lin, de chanvre et de houblon pour faire face à la consommation intérieure.

Bien que les régions accidentées soient très favorables à l'élevage, les besoins en viandes et en graisses ne pourront non plus être couverts par la production du pays. Avant la guerre, 14 pour cent de la viande et de la graisse consommées à Vienne provenaient des provinces alpines ; le reste était importé. L'élevage du porc, qui constituait une source de richesse de l'ancienne Autriche, a diminué de 40 pour cent. Seules les espèces caprines et ovines se sont développées et doivent compenser, par leur exportation, les importations nécessaires des viandes et des graisses.

Les forêts et l'industrie du papier

L'industrie forestière constitue, à présent, la principale richesse exploitable du pays ; environ 39 pour cent

de sa superficie est couverte de forêts ; malheureusement, l'exploitation en est difficile et elle ne donne que des bois tendres. On espère cependant que les exportations atteindront annuellement environ huit milliards de couronnes au cours des prochaines années.

Ces ressources forestières ont donné un grand développement à l'industrie du papier. L'Autriche conserve sur son territoire les deux tiers des fabriques de papier de l'ancienne monarchie ; sa production atteint :

	Pâte	Cellulose	Papier
AutricheT.	150.000	120.000	187.000
Tchéco-SlovaquieT.	100.000	110.000	180.000

Elle pourra ainsi exporter la moitié de sa production, bien que celle-ci soit entravée par le manque de charbon, qui paralyse son activité.

Les mines

L'Autriche ne possède que des gisements de charbon de médiocre qualité en Basse-Autriche ; sa production charbonnière, en 1920, atteint seulement 134.000 tonnes, et celle de lignite 2.398.000 tonnes, en sorte qu'elle est tributaire de l'étranger pour les quatre cinquièmes de ses besoins. On comprendra, dès lors, les perturbations que causèrent dans l'industrie (en 1920) les arrivages irréguliers du charbon silésien et polonais.

En outre, en 1913, on extrayait du sous-sol de l'Autriche actuelle : or, 11 kilogrammes ; argent, 2.150 kilogrammes ; minéral de cuivre, 16.680 tonnes ; cuivre, 2.860 tonnes ; minéral de plomb, 6.800 tonnes ; plomb, 4.400 tonnes ; zinc, 5.300 tonnes ; antimoine, 4.800 tonnes ; soufre, 3.600 tonnes ; graphite, 17.300 tonnes ; asphalte, 1.400 tonnes.

La sidérurgie

Les tableaux ci-dessous, bien que se rapportant à 1913, montrent l'état de l'industrie sidérurgique de l'Autriche et des Etats successeurs :

Minéral de fer

	Usines	Production en 1913 Tonnes
Autriche	3	2.000.000
Tchéco-Slovaquie	2	2.572.600
Yougoslavie	3	170.000

Fonte (Roheisen)

	Usines	Hauts fourneaux	Production en 1913 Tonnes
Autriche	1	7	600.000
Tchéco-Slovaquie	5	21	1.420.000
Hongrie	1	4	150.000
Yougoslavie	1	1	50.000
Pologne	6	13	420.000

La qualité du minéral de fer extrait dans le pays et les salaires encore bas auraient favorisé l'exportation des produits de la sidérurgie, si le manque de charbon n'avait provoqué un arrêt momentané dans la production.

Le fer

L'Autriche-Hongrie produisait en 1913 un million de tonnes de fer en barres ; actuellement la production de l'ancienne monarchie se répartit comme suit :

Autriche, 350.000 tonnes ; Tchéco-Slovaquie, 580.000 tonnes ; Hongrie, 130.000 tonnes ; Yougoslavie, 60.000 tonnes ; Pologne, 180.000 tonnes.

Les textiles

D'autre part, voici quelques chiffres se rapportant à l'industrie textile de ce pays.

L'industrie cotonnière comporte :

Nombre de firmes : 47 ;

Broches : 1.171.000 ;

Production annuelle : 36.000 tonnes ;

Métiers mécaniques : 11.000.

ce qui lui permet d'exporter environ 50 pour cent de sa production de filés, mais l'oblige, cependant, à importer 50 pour cent des tissus qui lui sont nécessaires.

L'Autriche est tributaire de la Tchéco-Slovaquie, de l'Angleterre et de l'Allemagne pour les tissus et la laine.

L'Autriche ne produit que du lin de qualité inférieure ; elle doit importer la bonne qualité de Tchéco-Slovaquie. Il en est de même pour le chanvre et le fil.

L'industrie sucrière

La production sucrière du pays a été particulièrement faible en 1920 ; elle ne représente que 4 pour cent de sa consommation. Le relevé ci-dessous montre combien est peu importante l'industrie du sucre en Autriche :

	Centres	Etendue Hectares	Production Quintaux
Autriche	4	3.990	51.320
Tchéco-Slovaquie..	164	184.493	4.493.660

Atteinte également par le partage du territoire, l'industrie de la bière, qui comprenait jadis 1.033 brasseries, n'en compte plus à présent que 271. Quant à l'alcool, bien que la consommation ait diminué, elle n'est pas couverte par la production.

L'industrie du ciment est entravée par les mauvaises conditions de travail, et celle du sel est réduite, par suite du manque de charbon.

L'industrie chimique

L'industrie chimique, qui s'est considérablement développée pendant la guerre, ainsi que celle du caoutchouc, permet à l'Autriche d'exporter ces marchandises en assez grande quantité.

La production des verres concaves dépasse la consommation cependant celle des verres de table ne couvre que le quart des besoins du pays.

*

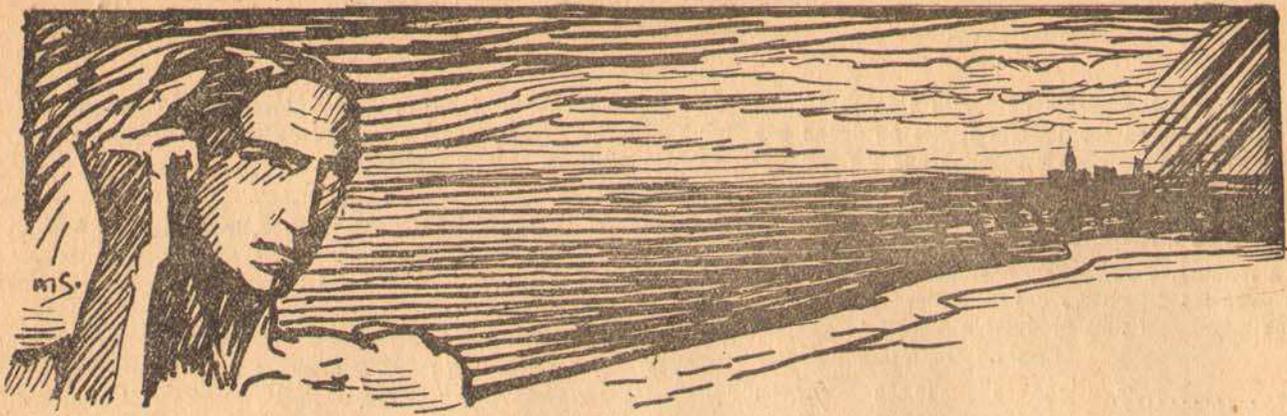
**

Ainsi donc voici un pays, au centre de l'Europe, jadis prospère et florissant, qui se trouve maintenant plongé dans le chaos financier et économique le plus absolu.

La guerre de 1914-1919 a ruiné l'Autriche. La terreur blanche a donné le coup de grâce à la Hongrie, à la Yougo-Slavie, à la Pologne. La Tchéco-Slovaquie souffre moins à cause des subsides de l'Entente. Mais les uns comme les autres sont économiquement morts.

Le partage arbitraire de l'ancienne monarchie a profondément troublé les conditions économiques de l'Europe centrale. Les nationalismes, plus exaspérés que jamais par les intérêts capitalistes opposés, se dressent les uns en face des autres. Seul un changement total du régime économique mondial peu encore sauver les travailleurs de ce malheureux pays qui meurent lentement de la misère et de la faim.

M. F.



La Vie sociale

Nous avons pensé que le plus sûr moyen de critique de la société capitaliste était, à l'aide de grandes enquêtes, de la montrer simplement telle qu'elle est.

Ces enquêtes auxquelles nos collaborateurs consacrent depuis plusieurs mois une grande partie de leur activité, constitueront un témoignage irréfutable.

La première est actuellement terminée. Elle révélera les mensonges de la publicité et le danger public qu'est,

particulièrement, la publicité médicale. Par la seconde, nous montrerons comment l'enseignement officiel est donné dans les pays capitalistes et comment l'esprit de l'enfant est façonné selon la morale bourgeoise. Une troisième enquête est ouverte sur les travail des femmes dans toutes les branches et dans tous les pays où il est exploité. Une autre, enfin, a pour objet la grande pitié des étudiants.

La Femme russe en 1921

Par Francis TREAT (Etats-Unis)

A l'occasion de l'anniversaire de la Révolution russe, nous avons pensé que nos lectrices et nos lecteurs préféreraient à un article purement commémoratif un document donnant une idée aussi complète que possible de la situation de la femme, en Russie révolutionnaire. Telle est précisément l'étude qu'a bien voulu écrire pour nous, notre collaborateur Francis Treat, auquel son long voyage en Russie donne une voix particulièrement autorisée.

Il est difficile, surtout aujourd'hui, d'écrire sur la Russie.

« Ce n'est plus le moment de faire des livres », me disait l'auteur de deux admirables études sur la révolution russe. « Il n'y a que le journalisme qui puisse suivre de près la marche rapide et changeante des événements; les articles de journaux eux-mêmes sont vite périmés. » On est tenté de ne rien écrire. On risque trop de tomber dans les généralités vides de sens, dans les notations confuses du carnet de voyage. Au milieu du champ d'expérience vaste et complexe qu'offre la Russie actuelle, toute recherche se perd, toute documentation demeure insuffisante.

Mais la grande presse continue journallement à répandre ses nouvelles, tendancieuses quand elles ne sont pas tout simplement mensongères : (avons-nous assez ri cet été en apprenant à Moscou même que la révolte sévissait dans la capitale et qu'un tiers de la ville flam-
bait!)

Aussi il me semble que le devoir de quiconque a été le témoin là-bas de la crise où se combat aujourd'hui la Russie des Soviets, est-il de rapporter son recueil de faits dans le but de fournir tout simplement une source de plus à ceux qui veulent y puiser quelques renseignements sur la phase actuelle de la révolution russe.

Les femmes russes ? quelle est leur vie, que peut être leur vie dans un pays en plein chaos de transformation et de reconstruction ?

D'abord elles sont toutes plus intimement, plus étroitement mêlées à toutes les manifestations de la vie de leur pays que les femmes de l'Europe occidentale, dont l'effort pour s'ajuster au cadre de leur siècle n'a si souvent abouti qu'au déséquilibre d'un féminisme stérile. « Ici il n'y a pas de question féminine », me disait Kollontaï cet été. « Il y a toujours certaines fonctions propres à la femme, certaines tâches où elle s'entend mieux que l'homme et qui lui sont confiées. Mais elle est membre de la République des Soviets au même titre que lui. Le mot camarade n'a pas de genre ! »

Mais cela ne veut pas dire que le sort de la femme soit toujours heureux dans un pays où le bouleversement économique est à son comble. Quelquefois par ses liens intimes, par ses devoirs de famille, elle a une situation plus difficile que l'homme. Mais partout dans la Russie actuelle elle porte sa part de responsabilité sociale. Elle travaille à la tâche de reconstruction comme elle a travaillé à la Révolution.

Que deviennent aujourd'hui celles qui formèrent l'élite révolutionnaire des premiers jours? Ce fut une des premières questions que je me posai à mon arrivée en Russie. La réponse ne se fit pas attendre. Au moment du Congrès des femmes (qui précédait le congrès de la Troisième Internationale), toutes celles que la maladie et la mort avaient épargnées, toutes celles qui restent de l'ancien « état-major » se trouvaient à Moscou.

La première que je rencontrai fut Alexandra Kollontai, ancien commissaire à la prévoyance sociale, membre du parti bolchevik à l'époque où — selon le mot de Kollontai elle-même — « le parti entier aurait pu s'asseoir sur une seule banquette ». Aujourd'hui elle organise et dirige le travail entrepris par les femmes du parti communiste.

Séduisante et jeune malgré ses quarante-cinq ans, gracieuse dans ses gestes et dans ses paroles, avec son énergie et sa capacité de travail énormes, avec sa formation aristocratique et son évolution prolétarienne, elle reste la femme type des premières années de la révolution. Communiste intransigeante, elle fut l'âme de cette « opposition ouvrière » qui, l'hiver dernier aurait pu modifier le nouveau programme économique de l'Etat si elle avait su formuler une critique véritablement constructive. Depuis l'effondrement du mouvement, Kollontai se consacre exclusivement à l'œuvre de propagande sociale et politique parmi les femmes et aux problèmes qui les touchent particulièrement : la protection de la maternité, de l'enfance, la lutte contre la prostitution, etc... Dans le parti communiste elle appartient à la minorité de gauche dont elle a présenté le rapport au III^e Congrès de l'Internationale.

Lilina, la femme de Zinoviev, remplit à Petrograd à peu près les mêmes fonctions que Kollontai à Moscou. C'est une petite femme dynamique, sans âge, aux mouvements vifs d'oiseau, à la parole nette, simple, sans prétentions. Organisatrice de crèches, d'asiles, d'orphelinats, et de cuisines populaires, on la voit partout. Elle porte sa tête de jeune garçon et son petit nez ridé, dans les meetings, les usines, les bureaux de l'administration — soulevant derrière elle (dit-on), parfois de la confusion mais suscitant toujours l'activité.

Angelica Balabanova, ancien secrétaire de l'Internationale, par contre, sort rarement de l'atmosphère calme de son « institut ». Et quel oasis de paix au milieu de la fièvre de Moscou, cette école à laquelle elle se consacre entièrement aujourd'hui. On peut dire que tout le Moscou de passage vient à Balabanova, cette douce vieille révolutionnaire dont la grâce maternelle a su comprendre et apaiser les plus inquiets. Amie de Sadoul, amie de Raymond Lefebvre, amie de tant d'autres, d'Italie, d'Allemagne, de France. En désaccord momentané avec la politique actuelle des dirigeants de la III^e Internationale, fidèle surtout à d'anciennes amitiés, elle s'est retirée de toute participation active aux travaux de l'Exécutif. Néanmoins elle reste toujours liée par une étroite sympathie à plus d'un des chefs, et maint problème épineux

vient trouver sa solution dans le jour tamisé de son cabinet de travail. La première fois que je l'ai vue — elle relevait à peine d'une maladie de plusieurs semaines — elle venait de recevoir la visite de plusieurs membres de la délégation suédoise qui lui avaient apporté des cachets de quinine, du café, et quelques boîtes de conserves. Pendant ma visite elle offrait toutes ces choses précieuses à un grand diable de jeune médecin qui partait le soir même pour le Caucase; et lorsque je m'en allai elle voulut à toute force me faire présent d'un petit paquet de pain grillé et d'une demi-livre de riz...

Parfois je rencontrais dans les couloirs du Kremlin une femme à mine souffreteuse traînant une triste robe grise ou enveloppée dans les plis d'un vieil imperméable. C'était Kruppskaya, la femme de Lénine — fatiguée et malade, mais travailleuse acharnée. Doctrinaire implacable, c'est à elle qu'est confiée l'immense organisation de l'éducation politique. Comme son mari, elle passe sa vie dans l'atmosphère laborieuse de bureaux et de commissions.

Aujourd'hui les « grandes femmes de la révolution » continuent leur travail, épuisées souvent ou souffrantes, dépassées parfois par la marche des événements mais toujours volontaires.

Plus intéressantes encore du point de vue de l'avenir sont les jeunes qui les entourent, celles qui sont nées de la révolution; Nikolaya, ouvrière de Petrograd; Martova, commissaire du peuple de l'Ukraine; ces jeunes femmes aux cheveux ras (ce n'est pas là une « pose » mais tout simplement le résultat du typhus) pieds nus souvent et vêtues comme cette jeune militante du faubourg rouge de Moscou que je vois encore dans sa vieille jupe et sa capote de soldat.

On croirait peut être à lire la grande presse des pays capitalistes que les femmes communistes sont plus favorisées que les autres au point de vue matériel. J'ai plutôt vu le contraire. Loin de profiter d'une situation de faveur, leur vie est la plus dure de toutes. Mobilisables à tout moment comme membres du parti, elles sont prêtes à être envoyées partout où il faut un effort immédiat; qu'il s'agisse de la famine, de choléra, de l'ensemencement, des samedis de travail, ou de la lutte en armes contre les blancs et le brigandage, on ne les épargne pas. Missionnaires d'une foi sociale, elles doivent montrer le chemin aux autres et servir elles-mêmes d'exemples. C'est à elles de veiller au progrès social, à l'hygiène, à l'éducation. A elles est dévolue l'immense tâche de l'émancipation des femmes. Et là il ne s'agit de rien moins que de développer une conscience sociale et collective chez celle qui fut autrefois un jouet dans les villes, une bête de somme aux champs.

Il faut rendre cette justice aux femmes communistes qu'elles ne considèrent pas leur tâche du seul point de vue de son importance politique. On cherche moins en ces matières à augmenter les effectifs d'un parti qu'à accomplir d'abord toute une œuvre sociale. « L'exemple avant la doctrine » voilà le mot d'ordre. C'est ainsi que ces fem-

mes communistes organisent des crèches, des jardins d'enfants, des cuisines populaires et des blanchisseries dans toutes les provinces de la Russie. Elles s'adressent surtout aux ménagères, (la catégorie la plus ignorante de toutes les femmes) et aux mères ayant des enfants en bas âge. Elles ont commencé depuis un an à peine la réalisation de cette œuvre et l'on en voit déjà quelques résultats. Dans les villes où l'année dernière encore les efforts des femmes communistes furent accueillis avec méfiance sinon avec hostilité, on n'entend plus maintenant qu'une critique — « il n'y a pas assez de crèches, pas assez de cuisines ». Les avantages de l'organisation collective apparaissent déjà aux yeux des ménagères d'une manière éclatante.

C'est que, communiste ou sans-parti, aucune femme dans la Russie d'aujourd'hui, n'a la vie facile. Les difficultés de l'existence matérielle pèsent sur elle tout particulièrement. Le nouvel Etat lui a donné de nouvelles responsabilités sans avoir pu encore alléger suffisamment les anciennes.

Chaque femme russe doit avoir maintenant son carnet de travail. Le travail de ménage n'est pas considéré comme métier productif, dès que les enfants ont l'âge d'être envoyés à l'école. Ainsi la femme doit peiner toujours à sa double tâche, à l'atelier, au bureau, à l'école et à la maison. Dans les conditions économiques les plus favorables, le développement du nouveau rôle de la femme russe aurait été l'affaire d'une longue et lente éducation. Elle a été depuis tant de siècles battue, écrasée, écartée de toute vie extérieure... Et même aujourd'hui jusque dans les milieux les plus avancés, on oublie quelquefois que la femme est appelée à jouer un autre rôle dans la société moderne.

Je me souviens de Lilina, racontant avec son petit sourire railleur que — son mari et elle faisant le même travail de militants révolutionnaires — c'était à elle que revenait l'unique soin de leur enfant. « Et lorsque nous revenons tard le soir à la maison », ajoutait-elle « c'est toujours moi qui dois préparer le repas, même lorsque Zinoviev arrive le premier. »

On peut dire que dans la crise actuelle chaque famille fait effort pour résoudre le problème à sa façon. J'ai connu une ouvrière — c'était la femme d'un des expulsés de France de mars dernier — qui déclara à son mari dès leur arrivée à Moscou — « si moi, je fais la cuisine, toi, tu feras la lessive! » Et il en fut ainsi.

Malgré les efforts du commissariat à la prévoyance sociale, malgré le travail dévoué des femmes communistes, il n'y a pas encore assez de crèches, ni de cuisines, ni de blanchisseries populaires pour diminuer dans de grandes proportions la besogne de la ménagère et de la mère de famille.

L'ouvrière non mariée peut encore se tirer d'affaire. Son travail est rétribué au même tarif que celui de l'homme. Elle a toujours été la plus favorisée des travailleuses. Toute une série de décrets arrêtent les conditions de son travail et l'on veille soigneusement à leur exécution. Si parfois son « payok » est maigre, c'est au moins le meilleur qu'on ait pu fournir.

Pour l'ouvrière mariée la question de l'existence se présente autrement. Faire vivre une famille dans les conditions actuelles demande une série de combinaisons sans fin. Il y a d'abord des heures à passer à faire la queue devant les bureaux de distribution de vivres, de vêtements et de combustible. Et, même lorsque les rations sont suffisantes — ce qui n'arrive pas trop souvent — des accidents de transport empêchent parfois les arrivages; il faut se « débrouiller » autrement. Il faut porter quelque effet à vendre au marché libre et comme, dans la plupart des familles, il ne reste plus grand-chose à vendre, la mère brode hâtivement un mouchoir ou le père fabrique un jouet ou un briquet après ses heures de travail. On apportera ensuite l'objet au marché pour l'échanger contre du pain ou des pommes de terre.

Il est vrai pourtant que l'Etat seconde sérieusement la femme en ce qui concerne les enfants, car là surtout la République des Soviets est déjà entrée dans la voie de la réalisation de ses projets. Tous les visiteurs en Russie peuvent en témoigner.

La femme, elle, profite déjà et d'une manière concrète des décrets établissant l'allocation spéciale pour la maternité — rations supplémentaires pendant les périodes de gestation et d'allaitement — périodes de repos, avant et après l'accouchement. Et selon tout ce que j'ai pu apprendre, les rations pour les femmes enceintes et pour les jeunes enfants sont livrées plus régulièrement et plus promptement que toutes les autres.

**

En dépit des efforts de Lunacharsky et du commissariat de l'éducation, le sort des institutrices est encore très dur. Moins favorisées que les ouvrières au point de vue de la rétribution, leur travail en outre n'est généralement payé que pendant dix mois de l'année. A Moscou, cet été, les femmes qui servaient à table dans les maisons où furent logés les étrangers, étaient souvent des institutrices, forcées de chercher du travail pour se nourrir pendant les deux mois de vacances.

A la campagne et dans les petites villes, là où elle peut avoir un jardin potager, l'institutrice arrive à la rigueur à joindre les deux bouts, mais dans la ville, surtout dans les écoles municipales, elle doit avoir recours à toutes sortes d'expédients — cours supplémentaires aux illettrés, aux soldats, quelquefois même aux enfants de quelque spéculateur — pour parvenir à subsister.

Il est fâcheux sans doute que l'Etat soviétique n'ait pu que faiblement subvenir jusqu'à présent aux besoins matériels de celles à qui il confie les enfants, c'est-à-dire son avenir, mais la responsabilité en remonte toujours à cette crise économique, conséquence de la guerre et du blocus, cause du mauvais fonctionnement de tant d'autres organismes de l'Etat.

On connaît d'ailleurs le vaste programme d'enseignement du commissariat de Lunacharsky. Déjà on a multiplié les écoles par milliers. On a organisé des cours d'illettrés, pour les ouvriers, pour les soldats. On a créé de nouvelles écoles professionnelles : des cours d'ap-

prentissage et de spécialisation pour l'agriculture, les métiers et les arts. Partout on s'efforce de travailler d'après les directives les plus modernes de la pédagogie. Pour l'institutrice qui est vraiment du métier, l'enseignement actuel offre un champ illimité d'efforts et d'expérience. Beaucoup d'institutrices m'ont avoué que jamais elles n'avaient été si libres dans leur enseignement. Les idées nouvelles trouvent un bon accueil auprès du commissariat de l'éducation. En même temps on tâche d'élever le niveau de l'enseignement. Le manque d'institutrices est actuellement si grand que la préparation des nouveaux effectifs est nécessairement trop hâtive — un cours de six mois remplace souvent toute préparation à l'enseignement élémentaire — mais une fois à son poste, l'institutrice doit suivre des cours de culture générale et de pédagogie. Et l'on recrute des institutrices partout, parmi les ouvrières aussi bien que parmi les anciennes « bourgeoises ». Pour toutes les femmes qui en sont capables, l'enseignement est devenu une sorte d'obligation morale. La femme russe consciente de sa nouvelle position regarde la tâche d'éducation comme un des aspects les plus importants de son devoir social.

Moins intelligente que l'institutrice, l'employée de bureau jouit d'une situation matérielle à peu près semblable. Enfouies par milliers dans les bureaux de l'Etat, les employées forment l'élément peut-être le plus redoutable de cette bureaucratie qui, trop souvent inefficace lorsqu'elle n'est pas tout simplement malveillante, constitue la tare principale de l'Etat soviétique. Beaucoup parmi ces femmes ont conservé intacte leur mentalité d'avant la Révolution (dont elles ont profité d'ailleurs au même titre que l'ouvrière) mais à laquelle elles restent souvent hostiles. Cette sorte d'employée méprise toujours l'ouvrière comme appartenant à une classe inférieure et nourrit des ambitions qui ne correspondent point à ses ressources. Celles-là ne travaillent guère, remplissent d'innombrables bureaux de la fumée de leurs cigarettes et fournissent des recrues à la prostitution. Car la prostitution, combattue par l'Etat et par les organisations de femmes, n'existe plus comme institution, cela est vrai. Il n'en subsiste que la forme petit-bourgeoise; la femme qui se donne pour une robe, un chapeau, pour les petits articles de luxe qui manquent dans la vie d'une demoiselle de bureau. L'employée de bureau maigrement rétribuée — elle touchait quelque 6.000 roubles par mois en dehors de son « payok » au moment où un œuf coûtait 3.000 roubles — arrive parfois à porter des bottines de 80.000 roubles, une blouse de 40.000 roubles et — chose inouïe pour la Russie aujourd'hui — des bas de soie.

Il faut bien dire que l'Etat s'efforce de lutter contre les sabotages de cette bureaucratie féminine et les récentes épurations du parti communiste ont déjà donné d'excellents résultats dans ce sens.

Un autre groupe de femmes qui reste souvent en dehors du courant révolutionnaire est constitué par les artistes. Les femmes peintres, musiciennes, écrivains, appartenant au groupe sinon à la classe des intellectuels, jouissant d'un bien-être relatif sous l'ancien régime, se sont

trouvées sitôt la révolution, forcées de partager la misère du peuple. Avant que le programme de Lunacharsky les concernant ait pu être mis en application, beaucoup d'entre elles s'enfuirent à l'étranger — ou bien souvent elles ont retrouvé une misère différant peu de celle qu'elles avaient fuie — convaincues qu'elles ne pourraient rien produire dans des conditions matérielles aussi difficiles. Parmi celles qui restent, presque toutes cependant, se sont ralliées à l'œuvre artistique — surtout celle de l'éducation artistique — du gouvernement. Les artistes d'opéra et des théâtres furent les premières à s'adapter au nouveau régime, peut-être parce qu'elles étaient les premières à pouvoir être utilisées. De nombreuses musiciennes et peintres ont trouvé un travail passionnant et fécond dans les œuvres de proletculture ou dans les écoles populaires.

« On m'aurait crue folle autrefois », me confia une musicienne de la famille de Tolstoï, que j'ai rencontrée dans ce palais Morosov dont l'architecture infâme abrite les bureaux de la proletculture de Moscou, « on m'aurait crue folle si j'avais osé, autrefois, présenter mon plan pour l'utilisation de la musique dans l'enseignement des langues. Maintenant on m'offre l'occasion de l'expérimenter. Et déjà j'ai obtenu des résultats qui vous surprendraient. » En somme, les plus à plaindre sont celles d'entre les artistes qui conservent toujours leur vieille âme individualiste et qui ne peuvent ou ne veulent pas adapter leur art aux besoins de la collectivité.

On me demande souvent, depuis mon retour — ce qu'est devenue l'ancienne « bourgeoise », la femme oisive qui avait ses domestiques et qui, tout en n'étant pas précisément riche, jouissait d'un bien-être médiocre, mais ne faisait rien de ses dix doigts toute la journée. Celle-là, d'abord n'a plus de domestiques. Elle doit s'occuper elle-même des soins de sa famille et de son ménage. Et il faut avouer qu'elle le fait d'assez bonne grâce. Pendant ces quelques dernières années, elle s'y est déjà habituée. Souvent elle s'est réfugiée à la campagne où elle s'est installée sur un coin de son ancienne propriété.

« Nous travaillons comme des paysans », me raconta une femme de ce genre montrant ses mains durcies par le travail des champs. Elle se plaignait de ce que son ancienne villa étant occupée par une colonie d'enfants — on l'eût installée avec sa famille dans la maison qui avait servi pendant vingt ans de demeure à son cocher. « Et c'est un taudis ignoble », m'expliqua-t-elle naïvement. « Indigne de servir d'habitation à des humains! »

Parfois ces femmes de la vieille aristocratie ou de la bourgeoisie sont institutrices dans les écoles ou les institutions soviétiques. Mais plus souvent elles se plaignent qu'on ne les utilise pas assez. Elles ne comprennent pas d'ailleurs, la méfiance du gouvernement à leur égard.

« Est-ce parce que j'ai un frère à l'étranger qui travaille avec les blancs ? » me demandait l'une d'elles. « Quant à moi, je ne demande qu'à faire ici un travail utile. Je ne m'occupe pas de politique. »

Il est vrai qu'on utilise relativement peu ces femmes, dont la culture pourrait être précieuse dans l'enseigne-

ment. Mais le gouvernement soviétique hésite toujours à se servir de celles qu'il considère comme des ennemies de classe.

« Il y a déjà assez de contre-révolutionnaires parmi les institutrices de métier », me disait un membre du commissariat de l'éducation. « Mais celles-là nous les connaissons bien et, après tout, l'intérêt qu'elles portent à la politique est généralement secondaire. Mais avec les anciennes femmes du monde, c'est souvent une autre histoire. Et puis, si elles n'ont plus le tzar, elles ont encore les papes ! »

En cela il disait vrai. L'ancienne bourgeoise, se sentant écartée de la vie actuelle et souffrant une réelle misère pour laquelle elle était peu préparée, s'est jetée partout dans les bras de l'Eglise. On la voit agenouillée devant tous les sanctuaires des villes et accourant dans les chapelles aux heures de la messe. Se cramponnant à une orthodoxie farouche, elle ferme les yeux sur tout ce qui se passe autour d'elle et sa révolte instinctive se manifeste souvent par cet anti-semitisme toujours si près de l'épiderme chez les Russes. Il est facile de constater que l'anti-semitisme va toujours s'augmentant en Russie aujourd'hui, mais ce que semblent s'obstiner à ignorer certains organes officiels juifs d'occident c'est que l'anti-semitisme en Russie trouve ses recrues précisément dans les milieux de la contre-révolution.

En étudiant le sort actuel des femmes dans la Russie soviétique, il faut admettre que, momentanément, leur situation matérielle est plus difficile que celle de beaucoup de femmes de l'Europe occidentale. Mais en dehors de cela, sa position est autrement digne. Plus d'infériorité économique, ni politique, ni sociale. Dans le travail comme dans le mariage, dans la vie de son esprit comme dans la vie de son cœur, elle jouit de tous les droits du citoyen de la République et partage avec l'homme les responsabilités de l'Etat.

Petit à petit elle s'éveille à une pleine conscience de sa nouvelle situation. Petit à petit se développe chez elle son âme collective; n'étant plus le jouet sexuel visé par la loi et la morale bourgeoise, appelée à participer activement à la vie de son époque tout en restant mère, tout en restant femme, elle commence déjà à perdre son ancien égoïsme et son point de vue étroitement individualiste.

Déjà elle a appris à se servir de son droit de vote : elle élit des délégués aux Soviets, aux conseils d'usine. Elle y prend place elle-même. Dans les grands centres, on trouve des femmes dans presque toutes les grandes commissions administratives et sociales.

Son sort enfin est celui du peuple russe tout entier. La Révolution l'a affranchie; à elle maintenant de trouver son équilibre, de s'instruire, et de se préparer à remplir enfin sa fonction dans la société nouvelle. Elle a fait déjà des progrès énormes pour ceux qui la connaissent sous la Russie des Tzars, mais il lui faudra encore de longues années pour s'affranchir complètement des préjugés tenaces... Car en ce qui concerne les femmes il faut aussi se souvenir des paroles de Lénine :

« Ce n'est pas ceux qui font la Révolution qui en profiteront... Nous bâtissons pour l'avenir. »

“CLARTÉ” EN FRANCE

Malgré la période des mois d'été, l'activité de *Clarté* ne s'est pas ralentie en France. Le nombre des sections de *Clarté* est actuellement si grand que l'exiguité de la revue ne nous permet de publier, comme nous le voudrions, la liste de ces sections, ainsi que le nom de leurs secrétaires. Mais ceux de nos camarades qui auraient l'intention de fonder une section dans leur localité, pourront écrire ou s'adresser à Magdeleine Marx, qui leur fournira les éléments de propagande et tous les renseignements utiles, et se tiendra en outre, tous les lundis, de 4 heures à 7 heures, 16, rue Jacques-Callot, à leur disposition.

D'autre part, nous avons élaboré un programme de 17 conférences qui apporteront une documentation vivante sur les questions sociales, politiques, économiques et intellectuelles les plus importantes à l'heure actuelle. Nous tenons ce programme à la disposition de nos lecteurs. La première de ces conférences a été faite le 16 novembre, par C.-E. Labrousse, sur le sujet suivant : « Comment la société capitaliste prépare l'individu à l'idée de guerre : à l'école, dans la vie ». La seconde aura lieu le 30 novembre, à 20 h. 30, à la salle du Globe, 17, faubourg Saint-Martin. Henry Marx exposera : « Comment on peut concevoir l'instruction et l'éducation internationales : la protéculture ».

Pour tous renseignements au sujet des conférences, écrire à Abel Doysié, 16, rue Jacques-Callot.

Les sections de Puteaux, de Lyon et de Nice ayant, d'accord avec le Comité Directeur, élaboré un plan de conférences un peu différent, nous pensons qu'il est utile d'indiquer ici les noms et les adresses des secrétaires susceptibles d'envoyer, sur demande, le programme de toute leur action de cet hiver.

Ce sont : pour Puteaux, Piron, 33, boulevard Richard-Wallace ; pour Lyon, Manevy, 7, rue de la Tunisie ; pour Nice, Netz, 25, avenue des Arènes.

Nous tenons enfin à signaler à nos lecteurs deux manifestations de l'activité de *Clarté* qui, nous en sommes certains, ne manqueront pas de les intéresser. Persuadés qu'un des premiers efforts à tenter pour que la « Révolution se fasse dans les esprits », est d'agir avant tout sur l'esprit de l'enfant, nous avons demandé à ceux de nos amis qui étaient absolument qualifiés pour le faire, d'écrire une « Histoire du Peuple français » destinée à substituer la vérité toute pure à la vérité officielle. Ecrite par Guy de la Batut et Georges Friedmann, cette Histoire est aujourd'hui terminée ; elle va paraître incessamment en langue anglaise, et si nos moyens nous le permettent, nous l'éditerons en français cet hiver. De plus, dans le courant de ce mois, nous ferons paraître *La Nuit*, de Marcel Martinet. Si le succès répond à nos efforts, nous pourrions multiplier la parution de nos volumes et faire à la littérature internationale la large place que les maisons françaises lui ont jusqu'à ce jour refusée.

Voir dans notre page de librairie l'annonce de nos nouvelles éditions.

Le gérant : Pierre SUCHET.



Grande Imprimerie « PERFECTA »
2, rue Neuve-Popincourt, Paris (XII^e)

NOTRE LIBRAIRIE

Joindre 10 0/0 en plus pour frais d'envoi et 0 fr. 25 pour recommandation.

Alexandre ARNOUX. — <i>La Nuit de Saint-Barnabé.</i>	3 75
René ARCOS. — <i>Casernes.</i>	6 75
André BAILLON. — <i>Histoire d'une Marie.</i>	7 »
J.-R. BLOCH. — <i>Carnaval est mort.</i>	7 50
DUHAMEL. — <i>Les Hommes abandonnés.</i>	7 »
Mario FABRI. — <i>L'Inconnu sur les Villes.</i>	6 50
Anatoie FRANCE. — <i>Les Contes de Jacques Tournebrouche</i>	6 75
— — — <i>Propos de la villa Saïd (recueillis par Paul Gisell)</i>	6 75
Maxime GORKI. — <i>Ma Vie d'enfant.</i>	6 75
Alfred JARRY. — <i>Ubu-Roi.</i>	10 »
Ch. GIDE. — <i>Premières notions d'économie politique</i>	5 »
LEGRAND-CHABRIER. — <i>Christine en liberté.</i>	6 50
P. MAC-ORLAN. — <i>A bord de l'Étoile matutine.</i>	6 »
Magdeleine MARX. — <i>Toi.</i>	6 90
Marcel MILLET. — <i>Comédiens en tournée.</i>	5 »
Louis BERGAUD. — <i>Les Rustiques.</i>	7 »
Raoul PONCHON. — <i>La Muse au cabaret.</i>	6 75
Paul REBOUX. — <i>Les Drapeaux (2 volumes).</i>	15 »
Jules RENARD. — <i>Nos Frères farouches.</i>	6 »
Romain ROLLAND. — <i>Pierre et Luce.</i>	6 »
— — — <i>Pages choisies (Préface de Marcel Martinet). 2 volumes à.</i>	15 »
SÉVERINE. — <i>Line.</i>	7 »
Marcel SEBORD. — <i>Cœur double.</i>	7 »
— — — <i>Vies imaginaires.</i>	6 »
STRINDBERG. — <i>La Danse de mort.</i>	5 75
Emile VERHAEREN. — <i>Toute la Flandre. 3 vol. à.</i>	6 »
Charles VILDRAC. — <i>Chants du désespéré.</i>	6 »
Général Comte de MONTGELAS. — <i>Sur la question des responsabilités.</i> (Traduction F. Gouttenoire de Toury, préface de G. Demartial)	1 25
<i>Les Origines de la Guerre.</i> (Lettres à la Ligue des Droits de l'Homme)	2 50
Karl MARX. — <i>Adresse inaugurale à l'Association Internationale des Travailleurs.</i>	1 »
F. PELLOUTIER. — <i>Les Syndicats en France.</i>	0 30
LENINE. — <i>La Révolution prolétarienne.</i>	4 »
Pierre PASCAL. — <i>En Russie Rouge.</i>	2 »
ERMENONVILLE. — <i>Le Collier de Bellone.</i> (Préface de La Fouchardière)	7 »
Ossip LOURRIE. — <i>La Révolution Russe.</i>	3 »
Gustave DUPIN. — <i>Considérations sur les responsabilités de la Guerre.</i>	4 50
Jean JAURÈS. — <i>Bonaparte.</i>	1 25
REIMPRESSION	
DOSTOÏEWSKY. — <i>Souvenirs de la Maison des Morts.</i>	7 50
— — — <i>Le Crime et le Châtiment.</i>	7 50
Pierre KROPOTKINE. — <i>La Conquête du pain.</i>	5 75
— — — <i>La Science moderne et l'Anarchie.</i>	5 75
— — — <i>Autour d'une Vie (2 vol.)</i>	10 »
— — — <i>Champs, Usines, Ateliers.</i>	5 75
Louise MICHEL. — <i>La Commune.</i>	6 75
Elie FAURE. — <i>Histoire de l'Art. I. Art Antique.</i>	25 »
— — — <i>Histoire de l'Art. IV. Art Moderne.</i>	30 »
Oscar WILDE. — <i>Intentions.</i>	5 75
— — — <i>Le Portrait de Dorian Gray.</i>	5 75
— — — <i>Le Crime de Lord Arthur Saville</i>	4 90
H. IBSEN. — <i>La Dame de la Mer. Un ennemi du Peuple.</i>	5 75
M. DONNAY et L. DESCAGES. — <i>Oiseaux de passage.</i> (Pièce en 4 actes)	6 75
Henri BARBUSSE. — <i>La Lueur dans l'Abîme (20^e m.).</i>	3 50
— — — <i>Le Couteau entre les dents.</i>	3 »
Armand BOUR. — <i>La Foi Nouvelle (p. en 4 actes).</i>	4 50
<i>La Commune de Paris</i> , préface de ZINOVIEV et 32 hors textes documentaires (6 ^e mille)	5 »
<i>Les Crucifiés</i> , 14 dessins de A. GALBEZ, préface de Victor CYRIL (15 ^e mille)	1 50
Gustave DUPIN. — <i>Les Robinsons de la Paix (rom.)</i>	4 50
GOUTTENOIRE DE TOURY. — <i>Poincaré a-t-il voulu la guerre?</i> (6 ^e mille)	4 50
<i>Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste</i>	0 50

Raymond LEFEBVRE. — <i>Esquisse du mouvement Communiste en France..</i>	0 60
— — — <i>La Révolution ou la Mort (10^e mille)</i>	1 25
— — — <i>L'Eponge de vinaigre (5^e mille)</i>	3 »
Henry MARX. — <i>L'Enfant Maître (pièce en 3 actes).</i>	5 »
E.-D. MOREL. — <i>La Genèse diplomatique de la Guerre</i> , préface de DEMARTIAL	1 »
Henry TORRES. — <i>Histoire d'un Complot</i> , préface de SÉVERINE (50 ^e mille)	0 25
P. VAILLANT-COUTURIER. — <i>A ceux des Champs (30^e mille)</i>	0 50
— — — <i>Treize Danses Macabres (poèmes illustrés de 14 dessins de Jean d'ESPOUY)</i>	6 »
CONFÉRENCES « CLARTE » 1920-21	
M. FOURRIER. — <i>L'Offensive du 16 avril 1917.</i>	1 50
— — — <i>La Débâcle Financière.</i>	1 50
GOUTTENOIRE DE TOURY. — <i>La Politique russe de Poincaré</i>	1 50
MORIZET. — <i>De l'incapacité des militaires à faire la guerre.</i>	1 50
PAUL-LOUIS. — <i>Le Chaos Mondial.</i>	1 50
— — — <i>Le Mensonge de la Paix.</i>	1 50
A.-H. PEVET. — <i>Les Traités. — Ce qu'étaient les systèmes d'alliance avant 1914.</i>	1 50
Gabriel REUILLARD. — <i>Les Rapports Franco-Allemands de 1870 à 1914 (Le Crime capitaliste)</i>	1 50
Ch. RAPPOPORT. — <i>Causes occasionnelles et permanentes de Guerre.</i>	1 50
Oscar BLOCH. — <i>La Guerre aurait-elle pu finir plus tôt?</i>	1 50
Les Conférences « Clarté » existent en deux volumes reliés, belle reliure demi-toile bradel à coins, au prix de chaque : 13 fr. 50.	

Il nous reste quelques exemplaires numérotés sur beau papier des ouvrages suivants :

Henri BARBUSSE. — <i>La Lueur dans l'Abîme (sur vergé)</i>	10 »
— — — <i>(sur Hollande)</i>	15 »
— — — <i>(s. Japon, signé p. l'auteur)</i>	100 »
— — — <i>Le Couteau entre les dents (sur holland)</i>	20 »
<i>La Commune de Paris (sur holland)</i>	15 »
Henry MARX. — <i>L'Enfant Maître (sur holland)</i>	25 »
<i>Les Crucifiés (exemplaire numéroté et signé)</i>	20 »

A PARAÎTRE :

Noël GARNIER. — <i>Place Clichy.</i>	
VAILLANT-COUTURIER. — <i>Trains rouges.</i>	
Marcel FOURRIER. — <i>Nuit d'un Hiver.</i>	
Georges PIOCH. — <i>Déshonorer la Guerre.</i>	
Marcel MILLET. — <i>Sentir.</i>	
Marcel MARTINET. — <i>La Nuit.</i>	
Karl LIEBKNECHT. — <i>Lettres de guerre (traduites par Paul Vaillant-Couturier et Ida Treat).</i>	
Victor SERGE. — <i>Poèmes : Anthologie des poètes russes de la Révolution.</i>	

SERVICE RELIURE DES ÉDITIONS « CLARTE »

Tarif au 1^{er} novembre 1921

Format in-16 (19x12), volume courant : 3 fr. 50

Demi-toile, tranches jaspées	3 50
Pleine toile, tranches jaspées	4 »
Pleine toile, noire ou grise (spéciale pour bibliothèques de prêts)	4 »
Demi-toile, genre bradel, tranches jaspées	4 »
Demi-basane, tranches jaspées	4 »
Demi-basane, tête dorée	4 50
Demi-chagrin, tranches jaspées	9 75
Demi-chagrin, tête dorée	9 75
Demi-basane, dos long, tranches jaspées	6 50
Demi-basane, dos long, tête dorée	7 »
Demi-chagrin, dos long, tranches jaspées	15 50
Demi-chagrin, dos long, tête dorée	16 50
Demi-basane, genre ancien, tranches couleurs	9 50
Plein papier, genre bradel	7 50

Délais d'exécutions : 15 jours. — Nombreux modèles en magasin.

Quel livre acheter à vos enfants pour leurs étrennes ?

JEAN-SANS-PAIN

Conte composé spécialement par VAILLANT-COUTURIER pour les petits, illustré de quinze dessins en couleurs par PICART LE DOUX. A paraître aux Éditions "Clarté" dans les premiers jours de décembre.

Notre publicité nous aide à vivre provisoirement. Que chacun de vous s'abonne et nous pourrons la choisir.

“ TRAVAIL ”

Société coopérative des Ouvriers Tailleurs

Fondée en 1904

Lecteurs de “ CLARTÉ ” allez à “ TRAVAIL ”

Coopérative des Ouvriers Tailleurs, fondée en 1904

Vous y serez habillés avec goût par des techniciens éprouvés sortant des grandes maisons et vos costumes vous coûteront 40 % moins cher que chez les meilleurs tailleurs.

N'ayez pas d'hésitation, allez de notre part à “ TRAVAIL ”

23, rue Vivienne, 23 — Téléph. : CENTRAL 02-85
24, av. du Maine, 24 — Téléph. : FLEURUS 21-13

COMPLETS SUR MESURE à partir de 270 francs

Pour **3 francs**
ON DINE
au Prix Normal

77, Rue Turbigo, 77

A deux pas de la place de la République

Serviette et Vin compris

-- Pain à volonté --

Bonne cuisine — Plats variés

-- Service par petites tables --

Achetez tous vos livres à
la Librairie de “ CLARTÉ ”

Clarté vous fournira dans le plus bref délai les ouvrages classiques, scientifiques, littéraires, aux mêmes prix que n'importe quel autre librairie.

Clarté possède un stock important de livres français et étrangers, neufs et d'occasion, ainsi que la plupart des grandes revues qui paraissent dans le monde.

La librairie de Clarté, 16, rue Jacques-Callot (43, rue de Seine), est ouverte tous les jours, de 9 heures du matin à 7 heures du soir, le samedi après-midi et le dimanche matin jusqu'à 11 heures et demie.

Pendant vos heures de repos, de midi à 2 heures, le samedi après-midi, le dimanche matin, venez acheter vos livres à la Librairie de « Clarté ».

Pour tous renseignements, s'adresser à Pierre Suchet, 16, rue Jacques-Callot.

Les Raisons de souscrire
à l'Emprunt à Lots
du Crédit National

Les modalités suivantes lesquelles se présente l'émission du *Crédit National*, qui s'ouvrira le 24 courant, sont si avantageuses pour ceux qui possèdent actuellement des capitaux disponibles que le succès de l'opération, à en juger du moins par les nombreuses demandes de titres qui affluent déjà dans les grands Etablissements, dans nos Banques et aux Caisseries publiques, ainsi que dans les Bureaux de Postes, est, quant à présent, assuré.

Réaliser un placement garanti par l'Etat, productif d'un intérêt annuel de 6 0/0 net d'impôts présents et futurs, amortissable dans un délai très rapproché, et, de plus, donnant le droit de participer quatre fois par an à des tirages de lots nombreux et importants, c'est là en effet une occasion rare dont il faut savoir profiter.

Les nouveaux Bons, émis à 498 fr. 50, productifs d'un intérêt annuel de 30 francs payé par moitié le 1^{er} novembre et le 1^{er} mai de chaque année, seront remboursés, soit par lots soit au pair, à raison de 1 million de Bons, le 1^{er} novembre de chaque année, de 1931 à 1936.

Ils participeront chaque année à 4 tirages dont l'ensemble comprendra, outre 2 Bons remboursés par 500.000 francs, 24 Bons remboursés par 100.000 francs, 24 Bons remboursés par 50.000, 96 Bons remboursés par 10.000 francs, 96 Bons remboursés par 5.000, 5.960 Bons remboursés par 1.000 francs, soit au total 7.202 Bons remboursés par 13 millions de francs.

Une innovation qui sera particulièrement appréciée des souscripteurs a été introduite dans ces tirages. A l'exception des 2 lots de 500.000 francs, tous les autres lots seront distribués également entre les 6 tranches de un million de titres, et même chaque tranche de 10.000 titres est-elle assurée de recevoir, chaque année, 12 lots, petits et grands. De la sorte, il semble bien qu'aucune localité française de quelque importance, petite ville ou important chef-lieu de canton — à condition que les souscriptions se répartissent également — n'échappera aux heureux hasards du sort, la proportion entre l'ensemble des lots et la population actuelle de notre pays, représentant environ une chance de gain par fraction de 5.500 habitants.

Les considérations précitées, qui mettent en évidence les principaux avantages du placement offert à l'Épargne par le *Crédit National*, s'imposent à l'esprit des capitalistes les plus prudents.

POVOLOZKY & C^{ie} éditeurs, 13 rue Bonaparte PARIS

l'inconnu

VIENT de
PARAITRE
sur les Villes, roman des foules modernes par marcello-fabri

LE MOINE DÉBAUCHÉ

Toute la vérité sur RASPOUTINE et les scandales de PETROGRAD par William LE QUEUX

En trois volumes :

- | | |
|-----------------------|----------|
| 1 Le Moine Scélérat. | 5 fr. 50 |
| 2 La Tzarine Tragique | 5 fr. 50 |
| 3 Le Ministre du Mal. | 5 fr. 50 |

contre Mandat

EDITION FRANÇAISE ILLUSTREE, 21, r. Hautefeuille, Paris. R^e
EN VENTE PARTOUT

VIENT DE PARAITRE.

Raymond LEFEBVRE

L'ÉPONGE DE VINAIGRE

Ces pages vigoureuses et sobres où s'affirme le talent immense du grand disparu, sont les dernières qu'il écrivit avant son voyage tragique.

Connaissez et aimez Raymond Lefebvre.

Édité par Clarté, 16, rue Jacques-Callot.

En vente partout : 3 francs.

SOURCE S^TMARTIAL

LE COUTEAU ENTRE LES DENTS

par Henri BARBUSSE

vient de paraître. L'avez-vous lu ?
Qu'attendez-vous pour l'acheter ?

Édité par “ Clarté ”, 16, rue Jacques-Callot
En vente partout : 3 francs

Nos Projets se réalisent

Notre Société

Il faut qu'avant Janvier notre Société soit formée.

Pour cela il nous faut recueillir la moitié du capital, soit 30.000 fr.

Jusqu'à ce jour 15.000 francs environ ont été souscrits.

Que ceux qui ne l'ont pas encore fait nous donnent leur adhésion.

Adhères. Chacun d'entre vous y trouvera d'abord des avantages réels évidents, tels que la possibilité d'acquérir ses livres gratuitement et par conséquent lire et s'instruire davantage.

Chacun de nos amis doit faire partie de « Clarté » coopérative.

Ce n'est pas une entreprise nouvelle qu'il s'agit de lancer : c'est un organisme déjà existant — une maison d'Éditions, une Revue, une Librairie — en pleine activité, qu'il faut maintenant étayer et agrandir.

De plus, chacun prenant part activement à la gestion administrative et commerciale de « Clarté » est à même de faire bénéficier la collectivité de son expérience personnelle des affaires.

« Clarté » ne s'agrandira que si chacun veut l'agrandir. L'effort individuel seul peut donner naissance à la construction collective.

« Clarté » est la grande maison entreprise en commun.

Que chacun lui apporte sa pierre.

SUSCRIVEZ.

Notre Revue

Notre revue nous coûtera plus de 100.000 francs par an. Rien que pour l'imprimerie et le papier il faut compter 65.000 francs. Il faut payer nos collaborateurs, notre loyer, nos impositions.

Les économies les plus strictes s'imposent.

En vous abonnant dès maintenant vous nous permettez de prévoir exactement notre tirage en réduisant au plus strict la proportion des invendus.

En vous abonnant, chaque numéro vous coûte 1 fr. au lieu de 1 fr. 50.

Pour que notre Revue puisse vivre, s'agrandir, prospérer, il nous faut un minimum de 3.000 abonnés.

Notre journal en comptait près de 4.000. Que chacun de nos anciens abonnés reste fidèle à la Revue. Qu'il fasse le petit sacrifice de la différence de prix, compensée par la différence de matière **et notre succès est assuré**

Qu'il fasse lire « Clarté » autour de lui. Nous n'avons à craindre aucune comparaison. Celui qui lira un numéro de « Clarté » voudra lire les autres. Qu'il s'abonne dès aujourd'hui.

Que nos anciens abonnés, dès ce premier numéro, renouvellent leur abonnement sans attendre l'échéance.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné :

Nom et Prénom

Profession

Adresse

déclare souscrire part d'intérêt de 50 fr. de la Société anonyme des « Editions CLARTE ».

(1) Je verse à l'appui de ma souscription le montant de parts d'intérêt, soit la somme totale de

ou (1) Je verse à l'appui de ma souscription la somme de soit pour part d'intérêt et m'engage à effectuer les autres versements à raison de 5 fr. tous les six mois, conformément aux Statuts auxquels je déclare adhérer.

(2)

Fait à, le 192

SIGNATURE :

(1) Biffer la formule inutile.

(2) Mentionner à la main : Bon pour souscription.

Renvoyer le présent Bulletin, accompagné du versement (mandat, chèque, espèces), à « CLARTE », 16, rue Jacques-Callot, 16. — PARIS (6^e).

Chèque postal : Paris 330-80.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom et Prénom

Adresse

prend.... abonnement à la revue *Clarté*.

Mon abonnement au journal *Clarté* finit le (1).....

et représente la somme de (1)

Je verse donc la somme de

pour la durée de (2)

Ci-joint.... espèces.... chèque postal.... mandat-chèque

Renvoyer à *Clarté*, 16, rue Jacques-Callot, — chèque postal Paris 330-80.

PRIX D'ABONNEMENT :

1 an.... France : 25 fr. Etranger : 30 fr.

6 mois... France : 13 fr. Etranger : 17 fr.

3 mois... France : 7 fr. Etranger : 9 fr.

(1) Compter les mois d'abonnement restant à courir de novembre 1921 au mois de l'échéance, à raison de 1 fr. par mois d'abonnement non servi en France, et 1 fr. 25 pour l'étranger.

(2) 1 an, 6 mois, 3 mois.

